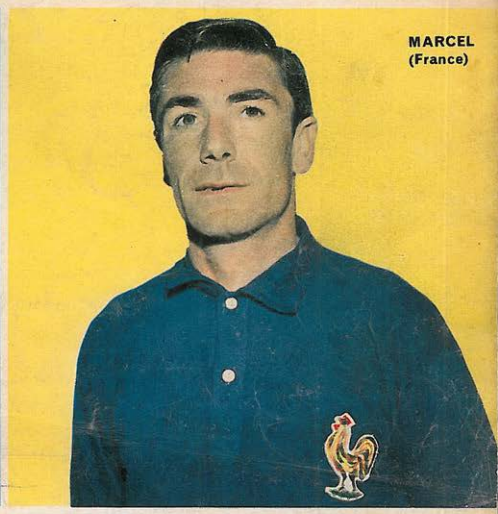
Football MAGAZINE

SUPPLÉMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

SPÉCIAL COUPE D'EUROPE DES NATIONS

NETTO
(U.R.S.S.)



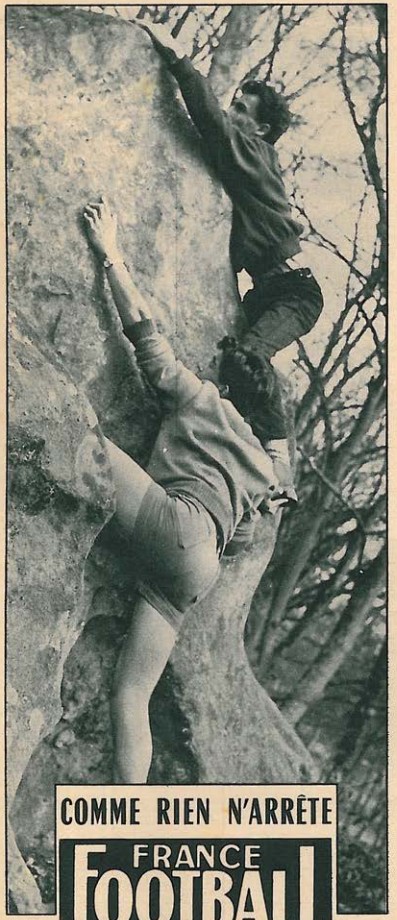
MARCEL
(France)

SEKULARAC
(Yougoslavie)

MASOPUST
(Tchécoslovaquie)

AOUT 1960
1 NF
N° 7

RIEN NE LES ARRÊTE !



COMME RIEN N'ARRÊTE

FRANCE FOOTBALL

LE CHAMPION DES HEBDOS SPORTIFS

TOUS LES MARDIS : NF 0,50

CONSEILLERS TECHNIQUES

Georges BOULOGNE - Henri GUÉRIN - Paul WARTEL - Robert DOMERGUE
Joseph MERCIER - Lucien TROUPEL - Lucien JASSERON - Maurice BLONDEL
Pierre PIBAROT - Jules VANDOOREN

100 % FRANÇAIS

CHAUSSURES ET BALLONS

LA PREMIÈRE MARQUE DE FRANCE
LES MEILLEURES CHAUSSURES DU MONDE

HUNGARIA

Chez tous les Marchands d'articles de sport agents HUNGARIA

AVANT LES
APRÈS LES **JEUX**

2 NUMÉROS SPÉCIAUX DE

Sport & Vie

QUI DEVIENT
CET ÉTÉ
LE MENSUEL DE

L'ATHLÉTISME

SPÉCIAL
COUPE D'EUROPE
DES NATIONS

Football MAGAZINE

SUPPLEMENT MENSUEL DE FRANCE-FOOTBALL

SOMMAIRE

N° 7 - AOUT 1960

UN NUMÉRO D'HISTOIRE

NOUS avons avancé la publication de ce numéro de FOOTBALL-MAGAZINE (daté d'août) pour qu'il coïncide avec la fin de la Coupe d'Europe des Nations.

Malgré l'élimination de la France en demi-finale devant la Yougoslavie, nous avons pensé que nos lecteurs aimeraient conserver un numéro de leur revue qui présente tous les aspects de cette importante compétition. On trouvera donc des photos des quatre rencontres, des commentaires techniques et des reportages.

Lorsque la Coupe des Nations aura grandi, lorsqu'elle réunira toutes les grandes équipes nationales européennes, lorsque son rayonnement sera indiscuté, vous serez heureux de retrouver ici, le reflet fidèle de ce que fut son premier exemplaire.

MAIS tout notre numéro n'est pas consacré à la Coupe d'Europe.

Vous y trouverez encore :

● un important reportage photographique sur ce que fut cet autre événement de juillet 1960, cette autre naissance : la première « Coupe du Monde » des clubs, ayant opposé à Montevideo le Penarol, champion d'Amérique, et le Real Madrid, champion d'Europe. Seuls de toute la presse française, nous étions représentés en Uruguay par un journaliste, Gabriel Hanot, et par un photographe, André Lecoq. Vous comprendrez en regardant et en lisant ce reportage à quel succès triomphal est promise, chaque année, cette rencontre au sommet entre les clubs.

● un « magnétophone » un peu inattendu, auquel a bien voulu se confier un homme peu connu de nos lecteurs, mais qui possède une étonnante personnalité et qui connaît, mieux que personne, les coulisses du football dans le monde : l'organisateur de matches Julius Ukrainczyk. Il parle toutes les langues d'Europe, a parcouru un million de kilomètres en avion, paie 600.000 francs de téléphone par mois et possède une écurie de course grâce au football.

● à la demande de plusieurs lecteurs, le « point » des transferts actuels. Grâce à nos tableaux, vous pourrez vous faire une première idée de la formation des équipes professionnelles 60-61, dont la lutte va vous tenir en haleine pendant neuf mois.

CE numéro étant daté d'août, vous attendrez un mois et demi pour vous procurer le numéro 8 de FOOTBALL-MAGAZINE, daté de septembre. Mais ce numéro-là, vous ne devrez pas le manquer. Car il vous présentera en raccourci toute la saison prête à s'ouvrir.

JACQUES FERRAN.

La Coupe du Monde des Clubs ..... **page 4**

La famille Di Stefano réunie à Montevideo .... **page 9**

Les rois du transfert 1960 ..... **page 31**

Julius Ukrainczyk : 300 matches par an .... **page 34**

Tout le football du monde page 38

et

LA COUPE D'EUROPE DES NATIONS de A à Z ..... **pages 10 à 30**

avec une grande exclusivité :

les impressions de

JUST FONTAINE. ▶

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football-Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Rédaction - Publicité - Administration : S.O.P.U.S.I., 10, faubourg Montmartre, PARIS. Tél. : TAItbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18.

ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95

FRANCE, UNION POSTALE : 6 MOIS : 550 FRANCS (5,50 NF.). — 1 AN : 1.000 FRANCS (10 NF.)

ÉTRANGER : 6 MOIS : 700 FRANCS (7 NF.). — 1 AN : 1.300 FRANCS (13 NF.)

Directeur de la publication : P. THOMINET ● Directeur général : Jacques GODDET. Rédacteur en chef : Jacques FERRAN ● Rédacteur en chef adjoint : Max URBINI. Attaché à la rédaction en chef : J.-Ph. RETHACKER.

LA COUPE DU MONDE...

UN REPORTAGE A MONTEVIDEO
de GABRIEL HANOT
et ANDRÉ LECOQ

LA finale aller (0-0) de la première Coupe du Monde des clubs à Montevideo, se déroula le 3 juillet de façon « transcendentale » suivant le mot des Uruguayens. Mais elle avait été lente à prendre corps. Les prémices de l'épreuve furent vagues, indolentes, décevantes dans leur phase sud-américaine. On vit San Lorenzo de Amalgro accepter, et presque proposer de jouer une troisième rencontre d'appui chez les Uruguayens parce que la recette y serait meilleure qu'à Buenos Aire.. Si bien que Penarol, vainqueur des Argentins (1-0), puis des Paraguayens (1-0 et 0-0), devenait le vainqueur de la Coupe de l'Amérique du Sud, presque malgré lui.

Penarol eut la révélation de l'importance de la compétition, en premier lieu par la présence aux deux matches avec Olympia d'Asuncion, de M. Osterreicher, représentant du Real Madrid ; puis par l'invitation récente du gagnant de la Coupe d'Europe à une réunion qui se tint à Berne et visant l'organisation de la finale avec réglement de l'épreuve et fixation des dates.

Prise de conscience

Le sérieux, l'autorité, la volonté de conclure manifestés par le Real en la personne de M. Santiago Bernabeu, président, et de son second M. Raimundo Saporta, eurent pour résultat, durant les deux jours de séances du Comité d'urgence de l'Union Européenne, non seulement de hâter la décision, mais d'établir une prise de conscience qui ne demandait qu'à s'éveiller chez les dirigeants de Penarol.

Surprenante argumentation

Auparavant, l'acceuil le plus déconcertant avait été réservé aux dirigeants du Real par l'Autrichien Frey rencontré dans les couloirs et qui, heureusement, était là comme trésorier de l'Union Européenne et non comme membre du Comité d'urgence.

« *Que vous souciez-vous de la Coupe du Monde des Clubs*, s'exclama l'Autrichien, qui va vous *mettre en présence des acteurs de cirque brésiliens et des soi-disant qualifiés d'une compétition qui n'existe que de nom ?* ».

Il fut nécessaire d'apprendre à M. Frey que les prétendus « acteurs de cirque » étaient Uruguayens et non Brésiliens et que la Coupe d'Amérique du Sud des clubs avait dès sa première année, réuni huit champions nationaux qui s'étaient rencontrés en quarts de finale, en demi finale et en finale : le Penarol, Olympia d'Asuncion, finaliste du Nouveau Monde, San Lorenzo de Almagro d'Argentine, Salvador de Baya du Brésil, Millonarios de Bogota (Colombie), Universad de Chili, La Paz (Bolivie) et le champion du Pérou qui renonça au dernier moment.

Madrid ou Montevideo

Les débats, par contre, s'engagèrent à Berne, de façon moins désastreuse, heureusement, tandis que le président de la Confédération sud-américaine, M. Sorhueta demandait que la première rencontre ait lieu à Madrid. Pour deux raisons, parce que dans ce cas-là, la deuxième et la troisième partie éventuelle se dérouleraît à Montevideo et aussi, subsidiairement, parce qu'il désirait passer quinze jours de vacances à Paris. Le représentant de Penarol, M. Cataldi, poussait à une confrontation initiale en Uruguay, afin de consolider les finances du club et de faciliter la trésorerie nécessaire au voyage de l'équipe en Europe. On devine si le Real épaula Penarol, puisqu'aussi bien une

L'autorité de Dominguez qui dégage au poing malgré la charge de Linazza

Puskas trempé jusqu'aux os et marqué par l'effort.

...A MIS LE FEU A L'

Duel sans pitié entre Pachin (à gauche) et Cubilla.

Santamaria (à droite) poursuit Hoberg le dangereux avant centre de Penarol.

...DES CLUBS

comme l'incendie dans les forêts asséchées de l'été. Oui, l'Amérique du Sud prit feu. Des cars brésiliens firent vingt-quatre heures de route pour rallier Montevideo. La majorité des journalistes argentins quittèrent Buenos Aires où pourtant était prévue, ce dimanche, une confrontation Argentine-Uruguay et leur exemple fut suivi ou devancé par une foule de sportifs de la capitale argentine. Dix Equatoriens allèrent en avion de Guyaquil à Montevideo et il faut, pour apprécier leur mérite, voir sur la carte la distance qui sépare le port du Pacifique de la capitale uruguayenne sur l'Atlantique.

Que le jeu en valût la chandelle, le champion d'Europe le démontrait aussi, en couvrant près de 25.000 km. pour un match de 90 minutes.

Montevideo et Penarol atteignirent pendant les jours précédant la première finale, ce degré d'intensité dramatique très élevé : devant l'entrée de son petit immeuble, le club uruguayen était décrit en lettres gigantesques illuminées dès la tombée de la nuit, comme le campeon de campeones de America (le champion des champions d'Amérique). 60.000 sur 70.000 billets furent vendus dès l'ouverture de la location et les 10.000 autres s'arrachèrent le lendemain, si inconfortables que fussent les places sur des talus en déclivité, sans marches, ni rampe. La presse locale consacra à partir de l'arrivée du Real, le jeudi, des pages entières de textes et de photos à l'événement et

défaite au stade du Centenario pouvait et devait être compensée par un succès au match retour et une autre victoire à Madrid également, assurant le titre de champion du monde. Car le réglement stipule que le goal average, autrement dit le rapport des buts pour et contre, n'est pas déterminant et que seulement compte l'addition des points comme en Championnat 2, 1 et 0.

La thèse des clubs l'emporta. Les dates furent fixées au 3 juillet en Uruguay et au 3 septembre en Espagne.

L'Amérique du Sud prend feu

Aussitôt après, l'intérêt, l'enthousiasme, la passion se répandirent dans le Nouveau Monde,

AMÉRIQUE DU SUD

Aguirre (n° 4), mesure à sa valeur le talent de Di Stefano l'omni-présent.

Di Stefano couvert de boue, mais toujours galopant.

LA COUPE DU MONDE...

les commentaires allèrent s'exaltant, d'édition en édition.

Tandis que Penarol se retirait à Los Aromos, sa résidence de campagne à quelque 20 km. de Montevideo, le Real était l'objet d'une inlassable curiosité. Ses deux entraînements, vendredi et samedi, furent suivis avec joie et admiration par des centaines de fanatiques. Jamais l'absentéisme n'a dû être aussi grand dans la capitale uruguayenne.

Succès financier

Le dimanche, le temps maussade mais consistant jusque là, se détériora complètement et les averses alternèrent avec les trombes d'eau pour couvrir le terrain de mares énormes, le rendant impraticable et détrempant, dans un stade entièrement découvert, y compris la tribune de presse, les spectateurs, dont certains étaient déjà présents à sept heures du matin pour le match annoncé à 15 h. 30.

Malgré la pluie qui cessa seulement avant la mi-temps, peu de billets demeurèrent inutilisés. Du reste, la recette était assurée, elle s'éleva à 900.000 pesos urugayens, soit environ 40 millions de francs qui correspondent, nous ont dit les dirigeants de Penarol, à trois ans de recette totale en Championnat aller et retour. Trois saisons en un match : il y a de quoi ne plus douter de l'intérêt de la Coupe du Monde des Clubs et Penarol est bien décidé à tout mettre en œuvre afin de se qualifier de nouveau en 1960-61.

Le match ne fut pas différé

Le sport, ce dimanche 3 juillet, y trouva moins son compte que les finances. Argentine-Uruguay fut annulé à Buenos Aires, à l'autre extrémité du Rio de la Plata. Penarol-Real tint bon, parce que les quatre internationaux Di Stefano, Santamaria, Pachin et Vidal devaient être, dès le mardi, à la disposition de la Fédération espagnole en prévision de la rencontre Pérou-Espagne du 10 juillet à Lima. Au surplus, M. Bernabeu, en réponse, dès le jeudi, aux questions des journalistes uruguayens, avait déclaré qu'en Europe on joue par tous les temps et il rappela la mètre de neige qu'avait rencontré le Real à Belgrade ; la boue d'Istanbul, ainsi que le déluge de Nice-Fenerbahce à Genève ; de sorte qu'il était presque lié par ses paroles.

Pour sa part, Penarol effaré à l'idée de rembourser la recette, ne souffla mot. Si bien que les deux équipes débouchèrent de leur tunnel respectif, sur le champ de jeu, à l'heure dite.

... DES CLUBS (suite)

◀ Dominguez (à droite), n'est visiblement pas d'accord avec l'Uruguayen Linazza.

Encore un Madrilène à terre : l'ailier Bueno, tandis que Pachin (n° 3), s'explique avec le virulent Pino.

Le rôle du hasard

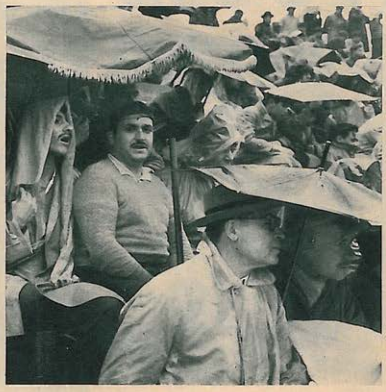
Les circonstances atmosphériques étant ce qu'elles étaient, absolument contraires au développement de toute tactique, foncièrement hostiles à toute course normale et à tout contrôle sûr de la balle, le hasard était appelé à tenir le rôle principal et il le tint en effet, puisqu'il ne désavantagea aucune équipe, le résultat final étant de 0-0. Il faut dire, cependant, que mise à part une période critique de la 55e à la 65e minute, pour le représentant du football européen qui concéda coup sur coup quatre corners, le Real donna le ton, occupa le plus souvent le camp adverse, mena les opérations et laissa à Penarol seulement la notion des contre-attaques qui, du reste, s'avérèrent plusieurs fois assez menaçantes pour entraîner le repli de l'avisé Di Stefano.

L'épopée

Couverts de boue, mouillés jusqu'aux os, sous leur équipement trempé comme un maillot de bain au sortir de l'eau, les vingt-deux joueurs et un peu moins l'arbitre argentin, M. Parraude, donnèrent un exemple émouvant, saisissant, d'énergie et d'héroïsme. Et si la cadence de jeu faiblit en seconde mi-temps, les circonstances atténuantes étaient assez nombreuses et éloquentes pour mériter un acquittement général à l'unanimité.

Autant et plus qu'un match de football, la finale aller de la première Coupe d'Europe des Clubs fut une épopée qui restera gravée dans le souvenir de tous ceux qui furent présents au Centenario le 3 juillet.

Malgré le match nul qui restreint terriblement ses chances, si tant est qu'elles subsistent encore, le 3 septembre, Penarol, loin d'abdiquer, conserva sa confiance à William Martinez et à Salvador ses deux arrières centraux dont la lenteur d'évolution fut favorisée par le freinage de course des Madri-



Le classique petit vendeur de café chaud a eu beaucoup de travail (à gauche), car la foule stoïque a passé un après-midi sous une pluie torrentielle.

lènes et de la balle sur le sol marécageux et qui développèrent à loisir la qualité de leur technique. Hommes de base de leur équipe, bien épaulés par le gardien Maidana et les arrières latéraux Pino et Aguerre, leur action se prolongea en avant par le demi Goncalves et par les attaquants, l'Argentin Cubilla (7), le vétéran également argentin Hohberg (9), le fin équatorien Pencer (10) noir comme le Brésilien Salvador, les deux seules déceptions étant Montevideo où il fut seul à tenir tête à l'orage du temps et des spectateurs, est grandissime favori pour le match retour, d'autant plus qu'il comptera sur le concours de Gento, actuellement blessé. Sa vitesse, sa pénétration, sa plus grande habitude des rencontres internationales, l'omni-présence de Di Stefano, premier footballeur du monde, la valeur offensive de Puskas au tir meurtrier et qui excelle à intercepter les dribbles de la défense

Le Madrilène Zaragga est K.O. sous le regard de Pachin (à gauche), Di Stefano et de l'arbitre M. Paraudde.

Linazza (8) et Borges, l'ailier gauche uruguayen du Championnat du monde 54 en Suisse.

Penarol garde tellement sa confiance intacte, que 200 supporters, y compris M. Victor Haedo, vice-président du gouvernement uruguayen cette année et qui sera président en 1961, accompagneront par avions spéciaux ou par bateau, leur équipe, le 3 septembre, en Espagne. Voilà qui s'appelle ne reculer devant aucune dépense.

Le Real grand favori

Pour nous, le Real, d'après sa performance de

adverse, la qualité défensive de l'arrière central athlétique Santamaria qui me semble progresser à chaque match, l'activité du léger Del Sol qui fut trop freiné par l'eau et la boue au Centenario et de Vidal ; la fougue de Pachin et de Marquitos, les courses de Canario, ailier droit brésilien qui ne fait malheureusement pas oublier les deux meilleurs de son pays, Garrincha et Julinho, l'expérience de Zaraga, le jeu parfois inégal de Dominguez, le talent parfois prometteur de Bueno, 19 ans, remplaçant de Gento donnent une analyse individuelle favorable pour le Real.

900.000 PESOS DE RECETTE : AUTANT QU'EN TROIS ANS DE CHAMPIONNAT URUGUAYEN!

La synthèse commence avec la disposition des trois hommes de base : Santamaria en arrière ; Puskas en avant et tantôt entre les deux, tantôt derrière Santamaria, tantôt devant Puskas, l'universalité de Di Stefano se manifeste car Alfredo est à chaque moment là où il faut être pour que le champion d'Europe vive et réagisse en organisme différencié, c'est-à-dire en équipe.

Là réside sans doute, la difficulté principale de comparaison entre le football européen et le football sud-américain. Et pendant les quelques jours passés au Nouveau Monde, cette question, soit à Montevideo, soit à chaque escale, m'a été posée de façon pressante par tous les confrères de là-bas.

Si je puis risquer une allusion mathématique, je dirai que le Real met en pratique, peut-être sans le savoir, la théorie des ensembles et passe du général au particulier, tandis que les clubs d'Amérique du Sud, Santos y compris, s'élèvent du particulier au général, suivant la vieille tradition scientifique. Quels que soient ses dons ou son génie, c'est l'individu — Pelé, Garrincha, Nilton Santos — qui imprime au match la physionomie, le mouvement et l'efficacité.

Le Real, au contraire, vaut essentiellement comme équipe et Di Stefano, Puskas ou Gento sont les spécialistes d'une manière de faire collective. Reims, toutes proportions gardées, occupe un rang intermédiaire à cet égard entre Santos et le Real. Fontaine, Piantoni, Wendling, peut-être Siatka, sont un peu les servants, un peu les serviteurs de l'équipe et le R.C. Paris pourrait prétendre à une telle fonction s'il avait plusieurs Ujlaki au lieu d'un seul. C'est pourquoi, en définitive, si une personnalité, Di Stefano, est le premier joueur du monde, une équipe, celle du Real, est la première équipe du monde.

« MON FILS CADET ÉTAIT PLUS DOUÉ QU'ALFREDO »

A DIT DI STEFANO PERE AUX ENVOYES SPECIAUX DE FOOTBALL-MAGAZINE

Di Stefano père et fils.

A la finale-aller de la première coupe du monde des clubs, sur le terrain-marécage du stade Centenario de Montevideo, où l'on aurait bientôt vu, si elles en avaient eu le loisir, les grenouilles s'installer et faire entendre leurs coassements, Di Stefano ne manifesta ni désarroi, ni inquiétude, ni étonnement, ni dégoût. Il s'adapta immédiatement, et fut le premier dans les deux équipes à s'assouplir aux conditions très particulières du match.

Pourtant il avait, durant les deux jours qui précédèrent la rencontre, vécu avec son père et sa mère accourus de Buenos-Aires, reçu mille accolades d'amis sud-américains, réels, ou se disant tels.

Nerveusement il alla et vint, s'assit et se releva, ne tint pas en place, fuma, en avalant la fumée, beaucoup plus des 8 cigarettes quotidiennes qu'il s'autorise à consumer. Bref, il mit ses nerfs à l'épreuve et se dispersa. Du moins, tout autre que lui, aurait-il perdu la concentration. Lui, il la garda, en dépit des apparences contraires, et son attention, sa vigilance, sa prévision des événements demeurèrent intactes du début à la fin des quatre-vingt-dix minutes.

Quand on a le sens du jeu

Di Stefano a forcé, encore une fois, l'admiration par son sens du danger, qui exigeait de lui un repli immédiat et malgré tout très discret, ainsi que par sa perception instantanée de l'occasion favorable qui lui commandait une avancée rapide. Si bien que son comportement technique, tactique et intelligent, nous contraint presque à une nouvelle étude approfondie du joueur d'élite qu'il est, du joueur contemporain.

En attendant peut-être la plus complète maturité, et l'arrivée de Pelé dont nous voudrions en avant-propos décrire la modification de jeu qu'il inaugura au sein de l'équipe de Santos, en France.

Pelé et Di Stefano

« *N'avez-vous pas remarqué*, demanda à Montevideo le grand reporter brésilien de la revue « O Cruzero », Luis Carlos Barreto, *que Pelé a adopté, à Paris, devant Reims et le R.C.P., ainsi qu'à Marseille devant le même Reims, une manière inhabituelle, voire absolument neuve de jouer ?* ».

Pelé s'était montré surpris que dans

L'entrainement du Real a provoqué cette scène assez curieuse au stade Centenario. Plutôt restreinte la place laissée aux champions d'Europe !

un parallèle que vous aviez tracé dans « Football Magazine » entre Di Stefano et lui, vous avez écrit que le numéro 9 du Real Madrid, couvrait plus de terrain que Pelé. Il m'avait dit que lui aussi était capable d'être présent en défense comme en attaque, de construire comme de parachever, et c'est pourquoi il a tenté de se montrer là-bas, sous un jour inconnu ».

Mais revenons à notre sujet, en gardant la conviction que le moins de vingt ans de Santos aura son heure, qui sonnera bientôt.

La dynastie des Alfredo

Dans la capitale de l'Uruguay, nous avons fait connaissance des parents de l'illustre Hispano-Argentin. Son père, 64 ans, prénommé Alfredo lui aussi, est robuste, trapu. Les traits sont énergiques, le caractère trempé, le langage direct.

De naissance italienne, il a vu le jour à Capri, et n'appelle jamais son fils autrement que par un diminutif affectueux : Alfredito.

Sa mère a un visage très typiquement français, et pour cause ! Elle est la fille d'un père né à Oléron Sainte-Marie, et qui s'appelait Laulhé, et ses grands-parents maternels portaient le nom de Guillemon. La mère de Mme Di Stefano était anglaise, si bien que l'ascendance directe d'Alfredito est à la fois italienne, française et britannique.

Le père est le chef de famille incontesté et autoritaire. Il gère, outre ses terres de fermier, les intérêts de son fils aîné, avec sagesse, sans oublier, toutefois, son fils cadet, 32 ans, ni sa fille qui est la benjamine de la famille.

Tullio plus doué qu'Alfredito !

« Tullio était, à mon avis, plus doué pour le football qu'Alfredito, nous a dit Alfredo Di Stefano père. *Malheureusement un accident du ménisque et des ligaments du genou l'ont obligé à abandonner prématurément une carrière qui s'annonçait très brillante. Il dirige maintenant, grâce à une avance d'argent reçu d'Alfredito, et qui lui a permis d'acheter un premier camion, une entreprise de transports automobiles qui le conduisent parfois très au Sud, près de la Patagonie. Il a un fils de six ans.*

« Ma fille Norma était une sportive, elle aussi, et fut internationale de basket-ball. Elle abandonna le sport dès qu'elle se fiança. Elle avait détente et clairvoyance. Elle est mère de deux enfants âgés respectivement de 2 ans, et de 5 mois »

Ce que femme veut..!

Quelle que soit la personnalité du père, la mère exerce aussi une influence indéniable. En voici la preuve. Alfredito a maintenant quatre enfants : Nanette, 9 ans, Sylvana, 8 ans, Alfredo, 5 ans, et Helena, 18 mois.

Nanette (le prénom est français) et Sylvana vont au collège religieux maldrilène Saint-Louis des Français. Mme Di Stefano mère parle le français, non par la langue, mais par le cœur. Toutefois, elle n'oublie pas son hérédité anglaise; puisque son petit-fils Alfredo, blond comme son père, fréquente à Madrid l'Instituto Britannico.

Le cheptel « stéfanien »

« Alfredito, dit encore le paterfamilias, *possède près de Buenos-Aires une ganaderia composée de cinquante chevaux, cent quatre-vingts moutons, quatre cents bêtes à cornes, et il est bon cavalier comme tout Argentin qui est un peu gaucho.*

« De Montevideo à Lima, où se joue Pérou-Espagne, il passera chez nous et j'organiserai, en son honneur, et pour toute la famille vivant en Argentine, une grande réception.

L'an prochain, ma femme et moi, nous irons en Europe. Nous séjournerons à Madrid, naturellement, mais nous nous rendrons à Capri, et nous ne manquerons pas de passer plusieurs jours dans le pays béarnais et pyrénéen de ma femme ».

Alfredito écoute avec plaisir, prend part à la conversation, revit ses jeunes années, se rappelle la triste époque où, en 1952, venant de Bogota qui exigeait un transfert comme le club d'origine River Plate, il était conpoité par Barcelone, et par Madrid, privé d'une autorisation de jouer, et sommé, par son père qui envoyait l'argent nécessaire pour le billet d'avion, de retourner au pays natal.

L'Européen

Les temps ont changé, et quand nous demandons à Alfredito s'il se sent encore aujourd'hui plus sud-américain qu'européen, il n'hésite pas à répondre: « Plus européen, à cause de l'organisation de jeu sur le terrain, la bonne direction sportive du club et de l'argent que je gagne facilement ! ».

Di Stefano a fêté son 34e anniversaire le 4 juillet, le lendemain même du jour où le Real a réussi la glorieuse performance de tenir Penarol en échec. Il ne pit pas entièrement dans le présent. Il a terminé, l'an dernier, avec le numéro un, le concours du stage national d'entraîneurs d'Espagne. Durant les épreuves, il excellait partout, sauf en médecine !

Cette année, Puskas sera présent au même examen, et nul doute que sa technique, sa tactique et sa conception du métier d'entraîneur ne s'imposent brillamment.

« Je compte jouer à coup sûr un an, dit Di Stefano, *après je verrai ! ». Nous sommes certain qu'il durera encore plusieurs saisons s'il le désire.*

Qui sait, si après le Championnat du monde des Nations en 1962, à Santiago du Chili, ce n'est pas Pelé qui fera la relève? Il n'en est pas encore question. Alfredo a bon pied, bon œil...

Chef sans galon

Ses muscles ont la fermeté et la souplesse des cordages tressés. Il n'est sans doute plus la Saeta Rubia (la fusée blonde) d'autrefois. Cependant, il a gardé une vitesse d'autant plus efficace qu'elle est naturelle et s'accomplit sans qu'on la remarque, ce qui permet à notre numéro 9 d'être présent quand il le faut, en défense, sans qu'on l'ait vu venir. En revanche l'orgue « stéfanien », a maintenant plus de registre. Si toute l'équipe est heureuse de donner ou de laisser la balle à Alfredo, lui, il veille sur toute l'équipe, l'inspire, et la dirige avec douceur comme un chef sans galon, le capitaine officiel étant Zarraga.

Superstitieux comme tant de footballeurs, c'est lui qui, avant chacune des cinq finales de la Coupe d'Europe des Clubs, et pour la première finale de la Coupe du Monde des Clubs, a tenu, pour la traditionnelle photographie d'équipe, le fanion des couleurs et à l'écusson du Real, et qui est ensuite offert au club adverse. Seulement Alfredo tient toujours son fanion à l'envers, comme s'il craignait de découvrir les batteries de l'équipe ou de porter malheur à sa formation.

Un dernier trait : s'il contrôle avec un parfait sang-froid ses propres évolutions, il prévoit, pressent, aperçoit par anticipation les projets, mouvements et actions des adversaires. De là vient qu'il n'est jamais blessé. Certains tempéraments impétueux s'offrent, pour ainsi dire, aux coups. Lui, il les devine, et finalement les esquive.

De naissance modeste, devenu grâce au football riche en Espagne, et riche en Argentine, heureux en ménage, père comblé, partout honoré comme le premier joueur du monde; d'une modestie sans égale, Di Stefano, hors cadre en football, a aussi un destin hors série : le destin d'un homme béni des Dieux.

UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL

A MONTEVIDEO Football MAGAZINE A RÉUNI LA FAMILLE DI STEFANO

A Montevideo, l'objectif d'André Lecoq a fixé un événement très rare : la famille Di Stefano réunie. Ci-dessus, Alfredo parle avec sa mère et son père auquel il remet, ci-contre, l'insigne du Real Madrid.

6 JUILLET AU PARC — 1ère DEMI-FINALE
FRANCE 4 - YOUGOSLAVIE 5

LAMIA ASSASSINE L'ÉQUIPE DE FRANCE

L'AMBIANCE

● 26 370 SPECTATEURS (recette : 211 820 NF).

● LE PUBLIC passa de la déception (30 premières minutes) à l'espoir (fin de mi-temps), de l'enthousiasme (dès la reprise) à la consternation (dernier quart d'heure). Certains spectateurs quittèrent le Parc avant la fin qui vit les Yougoslaves de Paris allumer des feux de joie aux quatre coins du stade.

LE JEU

● QUALITE : Bonne, sans atteindre le niveau d'une grande rencontre internationale.

● INTENSITE : Variable selon le style des deux équipes. La Yougoslavie domina d'abord collectivement à son rythme, la France eut de brillantes réactions avant de hausser le ton et de s'imposer franchement (début de la deuxième mi-temps). Enfin, les Yougoslaves tirèrent un feu d'artifice (3 buts en 3 minutes).

●SCORE : Il subit une variation spectaculaire. La Yougoslavie **mena** 1-0 (Galic 11') puis se fit **rejoindre** (Vincent 12'), **dépasser** (Heutte 43') et **distancer** (Wisnieski 52') avant de **remonter** à 3-2 (Zanetic 55') et se faire, **redistancer** (Heutte 62'). Elle marqua enfin trois buts en trois minutes (Knez 75', Jerkovic 77' et 78') pour gagner par 5-4).

LES HOMMES

● ARBITRAGE : Le Belge Grandain accorda un quatrième but aux Français à la stupéfaction générale.

Tout le monde ayant cru au hors jeu, les défenseurs yougoslaves stoppèrent leur action. Seul Heutte continua jusqu'au bout, dribbla trois Yougoslaves... et marqua sans conviction (62'). L'arbitre indiqua le milieu du terrain en précisant qu'il n'avait pas sifflé.

● JOUEURS : L'inter gauche **Sékularac** et le demi gauche **Pérusic**, menèrent le jeu chez les Yougoslaves où **Kostic** fut le plus dangereux et **Jerkovic** le plus efficace.

Chez les Francais, six satisfactions **Rodzik, Marcel, Ferrier, Heutte, Vincent, Wisnieski.**

Un examen relativement réussi : **Herbin.** Une catastrophe : **Lamia.**

● EQUIPES. **France :** Lamia - Wendling, Herbin, Rodzik - Marcel, Ferrier - Heutte, Muller, Wisnieski, Stiévenard, Vincent. — **Yougoslavie :** Soskiç - Durkovic, Zebec, Jusufi - Zanetic, Perusic - Knez, Jerkovic, Galic, Sekularac, Kostic.

3-1 Vincent (à droite) a réussi un centre parfait. Wisnieski (à gauche) a repris la balle et, d'un tir superbe, trompe le gardien yougoslave Soskic. Il y a 52 minutes de jeu. La France a, pour la première fois, deux buts d'avance.

WISNIESKI E

4-2 Heutte est parti à la limite du hors jeu. Il a poursuivi son action et trompe trois adversaires. Il arrive devant la cage vide (à gauche), hésite un instant, et marque tout de même (à droite) dans une défense yougoslave figée. Il y a 62 minutes de jeu. La France, pour la deuxième fois, a deux buts d'avance.

T HEUTTE DEUX FOIS DEUX BUTS D'AVANCE

...PUIS LE DÉSESPOIR

Il est déjà mal à l'aise pendant la présentation des équipes.

Il sort à contre-temps et Marcel le sauve.

Il manque une intervention

L'ÉPOUVANTABLE SOIRÉE

LE football est un sport collectif et il est extrêmement rare de faire retomber sur un seul homme la responsabilité d'une défaite. On doit pourtant le faire pour le match France-Yougoslavie, car si les Tricolores ont perdu, c'est par la faute de Georges Lamia.

Déjà, lors du stage de Chantilly, le gardien niçois n'avait pas semblé très à son aise. Lors d'une petite rencontre à 9 contre 9 entre joueurs sélectionnés, il avait concédé 7 buts tous marqués par Siatka. Bien sûr, il s'agissait d'un canter, mais Alex Thépot et ses collègues ont sans doute eu tort de ne pas y prêter une attention plus profonde. Le reste des événements a malheureusement confirmé que Georges Lamia était hors de forme et qu'il n'avait plus son équilibre nerveux, cet équilibre déjà perdu lors du Tournoi de New York, où il avait donné un coup de tête à l'ailier gauche des American's.

En faisant confiance au titulaire de la précédente équipe nationale, les sélectionneurs ont cru choisir la prudence. Ils se sont malheureusement lourdement trompés.

Dès avant le match du Parc, Lamia n'était pas dans l'état de grâce d'un athlète qui va jouer la Coupe d'Europe. Les documents que nous publions ci-dessous le prouvent clairement, comme ils démontrent la cascade d'erreurs d'un gardien pris de panique n'inspirant plus aucune confiance à ses partenaires et les obligeant à faire n'importe quoi, d'un homme qui a établi un record peu enviable : trois buts concédés en trois minutes en équipe de France.

On ne retrouve pas en cherchant bien un gardien ayant subi une telle défaillance chez les Tricolores.

La saison 59-60, s'est très mal terminée pour Lamia qui se remettra difficilement de son échec du Parc.

Pour ne pas avoir bougé de sa ligne de but, il est battu pour la deuxième fois sur un tir de Zanetic.

Il s'incline encore pour la quatrième fois sur un essai de Gerkovic, après avoir lâché la balle derrière lui. C'est l'égalisation.

au poing et crée la panique dans sa défense.

DE GEORGES LAMIA

Il pleure en s'accrochant à un poteau de but.

Il est à quatre pattes avec le ballon qui lui échappe.

Il laisse échapper une balle pourtant facile à contrôler.

Il retourne au vestiaire, l'air hagard, sous le regard curieux des ramasseurs de balles.

6 JUILLET A MARSEILLE — 2ème DEMI-FINALE

U.R.S.S. 3 - TCHÉCOSLOVAQUIE 0

IVANOV MET K.O...

Ivanov (à gauche), l'homme qui a assuré la victoire soviétique en marquant les deux premiers buts de son équipe.

...LA TCHÉCOSLOVAQUIE

L'AMBIANCE

● SPECTATEURS : 23 175 (183 810 nouveaux francs de recette).

● LE PUBLIC marseillais n'avait pas assisté depuis fort longtemps à un grand événement international. Il était tout prêt à s'enthousiasmer mais il fut dans l'ensemble déçu. La foule du stade-vélodrome accueillit fort bien le succès soviétique. Des centaines de spectateurs envahirent même le terrain dès le coup de sifflet final. Certains d'entre-eux portèrent Yachine en triomphe jusqu'au vestiaire.

LE JEU

● QUALITE : Bonne, mais la rencontre n'atteignit jamais de hauts sommets. Le style des deux équipes provoqua une bataille âpre, mais monocorde et sans beauté. Il y eut beaucoup de chocs sévères heureusement sans blessure sérieuse. L'U.R.S.S. valut par sa masse athlétique et un football collectif très ordonné sans marquer une heureuse évolution sur le plan tactique. La Tchécoslovaquie joua... comme en 1930, avec beaucoup d'application, mais sans aucun sens réaliste.

● INTENSITE : La première mi-temps se déroula sans aucun coup d'éclat ; la seconde fut plus animée... lorsque les Tchèques essayèrent de refaire leur retard. Mais le onze soviétique ramena son adversaire à la raison et termina comme il avait commencé.

● SCORE : Il fallut attendre la 34e minute pour voir le premier but soviétique. Il fut l'œuvre d'Ivanov qui, récidiva en partant d'une position hors-jeu (56e). Puis Ponedelnik (65e) mit un point final à la facile victoire soviétique (3-0).

LES HOMMES

● ARBITRAGE : L'italien Jionni, qui avait déjà arbitré en France, dirigea la rencontre avec une rare autorité. Il fut pourtant trompé par un juge de touche sur un deuxième but soviétique entaché de hors-jeu.

● JOUEURS : Dans l'équipe victorieuse **Ivanov** fut un chef d'orchestre remarquable, mais aussi un buteur ; **Yachine** affirma sa classe dans un match facile : **Netto** et **Voïnov** travaillèrent beaucoup tout comme **Ponedelnik** et **Bouboukine.**

Dans le onze Tchèque le gardien **Schroiff** ne mérita (au contraire) aucun reproche. Mentions bien, par ailleurs, à **Popluhar** et **Bubernik.** Et c'est tout...

● EQUIPES : **U.R.S.S.** : Yachine - Tchekheli, Maslenkine, Kroutikov - Voïnov, Netto - Metreveli, Ivanov, Ponedelnik, Bouboukine, Meskhi. — **Tchécoslovaquie** : Schroiff - Safranek, Popluhar, Novak - Bubernik, Masopust - Vojta, Moravcik, Kvasniak, Bubnik, Dolinsky.

Ponedelnik (à g.), l'attaquant qui a donné le coup de grâce à la Tchécoslovaquie en trompant le courageux Schroiff (à droite).

9 JUILLET A MARSEILLE - MATCH DE CLASSEMENT

FRANCE 0 - TCHECOSLOVAQUIE 2

LA GRANDE DECHÉANCE DES TRICOLORES

L'AMBIANCE

● SPECTATEURS : 9 438 (recette : 51 729 NF 70).

● LE PUBLIC provençal fut tout de suite très neutre. Même l'exécution des hymnes nationaux ne réveilla pas chez lui un quelconque enthousiasme. Il était venu là pour voir un petit match... et il le vit. Au bout d'un quart d'heure de jeu, les sifflets commencèrent à ponctuer chaque erreur française. Et il en fut ainsi jusqu'au bout d'une rencontre où il n'y eut pratiquement rien pour provoquer le moindre élan.

Le public applaudit pourtant très sportivement l'équipe Tchèque, mais conspua (encore une fois) les Tricolores à leur rentrée au vestiaire.

LE JEU

● QUALITE : Celle d'une petite rencontre sans aucune importance. Les Tricolores furent incapables d'extérioriser leur personnalité devant une formation Tchèque qui joua avec beaucoup d'application et valut par quelques très bonnes actions individuelles et quelques relais réussis. Mais le match n'eut tout de même aucun caractère et fut très loin du bon niveau international.

● INTENSITE : Nulle, car le rythme du jeu fut d'une lenteur parfois désespérante. La Tchécoslovaquie joua à sa cadence et cela lui permit de construire tranquillement le plus facile et le plus indiscutable des succès.

● SCORE : Bubnik marqua le premier but (58e) à la suite d'une erreur de Jonquet trop sûr de lui; Pavlovik « acheva » l'équipe de France (88e) après avoir mystifié Chorda.

LES HOMMES

● ARBITRAGE : L'italien Jionni n'eut aucune difficulté à s'imposer au cours d'un match où il n'y eut aucun accrochage.

● JOUEURS : Dans une équipe de Tchécoslovaquie plus massive et plus puissante que son adversaire Bubernik, Molnar et Dolinsky eurent le mérite de montrer une sûreté technique total. Aucun Tricolore ne joua sur sa valeur.

● EQUIPES : *France* : Taillandier - Rodzik, Jonquet, Chorda - Marcel, Siatka - Heutte, Douis, Wisnieski, Stiévenard, Vincent. — *Tchécoslovaquie* : Schroiff - Safranek, Popluhar, Novak - Bubernik, Masopust - Pavlovik, Vojta, Molnar, Bubnik, Dolinsky.

LA TETE BASSE

Heutte (à gauche) et Wisnieski, les deux hommes qui avaient créé l'illusion contre la Yougoslavie, rentrent au vestiaire marseillais, humiliés par les Tchèques. Comme tous les Tricolores.

ECHEC DE STIEVENARD (à droite), qui est freiné dans son effort par le solide et efficace Popluhar.

MARSEILLE A VU UN FANTOME

ECHEC FRANÇAIS SUR TOUTE LA LIGNE

ECHEC DE DOUIS (à droite), qui essaye, en vain, d'échapper à la surveillance de Masopust.

ECHEC DE WISNIESKI qui regarde le voltigeur Schroiff effectuer un arrêt très spectaculaire.

ECHEC DE HEUTTE (à gauche), qui « tourne en rond » sous le regard de Stiévenard perdu dans une attaque impuissante.

ECHEC DE VINCENT qui arrive trop tard pour inquiéter le gardien tchèque.

EXCLUSIF Football MAGAZINE

AH ! SI LA COUPE D'EUROPE AVAIT EU LIEU EN NOVEMBRE

Just Fontaine a tenu à écrire lui même cet article exclusif pour FOOTBALL-MAGAZINE. Il espérait bien sûr, y juger ses amis Tricolores. Mais l'équipe de France a sombré et notre buteur n° 1 apprécie la finale avec d'autant plus de sérénité.

par JUST FONTAINE

Quand « Football-Magazine » m'a demandé de venir à Paris pour suivre la finale de la Coupe d'Europe des Nations, j'ai accepté d'enthousiasme car lorsque l'on ne peut être acteur et que l'on aime le football comme un intoxiqué que je suis, c'est toujours une joie que d'être au moins spectateur.

Bien que la présence de la France au dernier stade de la compétition eût été délicate pour moi, j'avoue l'avoir regretté car j'en reste persuadé : l'équipe de France avec un influx nerveux de pleine saison était capable d'enlever le trophée.

Le matin du match, prenant ma nouvelle activité au sérieux, je m'en fus visiter les Yougoslaves pour me familiariser avec leurs visages et leurs noms. La pluie tombait et je me souviens avoir dit à Sekularac, par le truchement d'un interprète, que le terrain gras avantagerait les Yougoslaves, meilleurs techniciens, mais que cet avantage deviendrait un handicap si le résultat n'était pas assuré vers le milieu de la deuxième mi-temps, car, chacun le sait, la grande qualité des Soviétiques c'est le fond.

Le soir, tout fut vérifié. Dommage pour les Balkaniques qui méritaient au moins autant que leurs adversaires de gagner cette finale !

Je connaissais assez bien le jeu classique des Soviétiques basé sur la constance du rythme, la solidité de la technique mais dépourvu de variété. J'avais hâte de découvrir la « nouvelle vague » yougoslave, puisque l'équipe balkanique avait une moyenne d'âge de 22 ans et qu'un garçon comme Miladinovic jouait son premier match international. Je fus agréablement surpris. En première mi-temps les jeunes balkaniques auraient mérité une avance plus importante que celle donnée par le seul but de Galic ; mais malheureusement pour eux, le grand Yachine gardait les buts adverses et accomplissait des prodiges.

J'ai remarqué le « tourbillon » des avants yougoslaves. Ceux-ci changeaient de place à tout instant. Je notai encore les courses sans ballon qui ne frappent pas le profane, mais qui sont terriblement utiles à l'équipe et surtout au porteur du ballon. C'est ainsi que sur débordement par l'aile droite de Jerkovic, suivi d'un centre précis, Galic marqua un but superbe. Sekularac, technicien complet, distillait des balles à ses partenaires, Galic et Jerkovic s'enfonçaient à tour de rôle dans la défense soviétique et Kostic envoyait de vrais bolides sur les coups francs concédés à proximité de la surface de réparation russe. Perusic et Zanetic restaient maîtres de la zone centrale tandis que Miladinovic s'imposait assez rudement tout comme Jusufi, par ailleurs excellent technicien.

Je voudrais souligner ici les irrégularités constantes commises par les défenseurs des deux camps et qui paraissaient tout à fait normales à leurs auteurs.

Dès qu'un avant passait un défenseur, il était stoppé soit par un croc-en-jambe, soit par un bras, et je regrette vivement ce côté trop « efficace » des défenseurs.

Vidinic, lui, réalisait un grand match et réussissait même l'exploit d'envoyer un dégagement directement à Yachine. Le gardien yougoslave qui est ténor dans la vie courante ne manquait pas de puissance dans ses dégagements !

Les Soviétiques me parurent, dans cette première mi-temps assez contractés. Leur jeu était assez confus malgré quelques actions de classe de Bouboukine, Ivanov, Metreveli, Meskhi, Netto et Maslenkine. Mais je veux rendre un hommage particulier à Yachine qui sauva son équipe de la défaite par des arrêts extraordinaires et par son ascendant sur les avants yougoslaves. Il n'est que de citer pour exemple l'excellente occasion qui se présenta à Kostic : le puissant ailier balkanique, seul devant l'impressionnant gardien russe, expédia le ballon à côté de la cage parce qu'il voulut frapper trop fort. Cette balle lui avait été fournie par un dégagement de son gardien Vidinic.

Just Fontaine a été l'un des premiers à féliciter Lev Yachine après le triomphe soviétique dans la Coupe d'Europe des Nations.

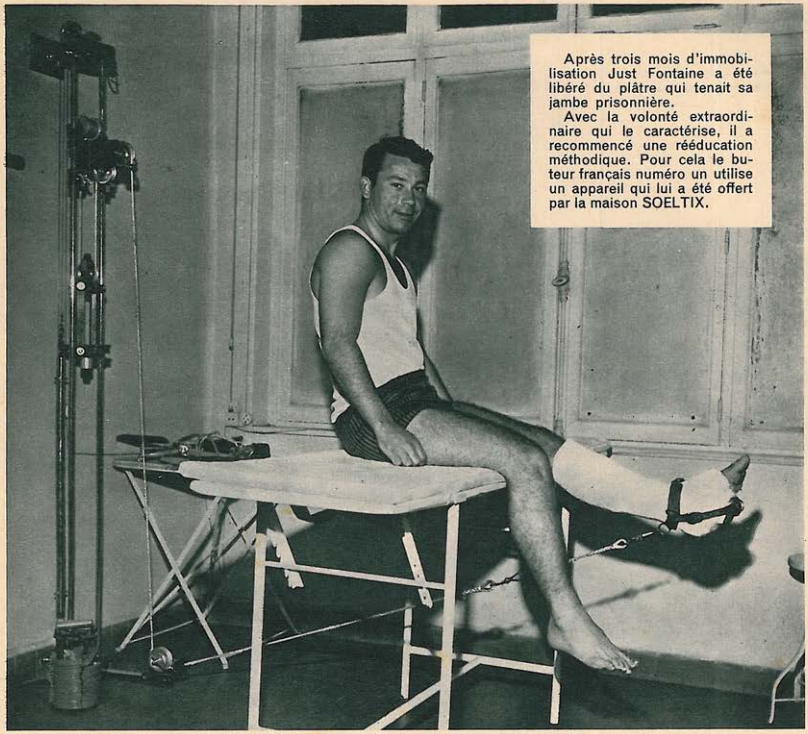
Au début de la deuxième mi-temps, se situa l'un des tournants du match : Bouboukine expédia un excellent tir du gauche à ras de terre à 20 mètres, tir que Vidinic repoussa en plongeant. Sa balle parvint à Metreveli qui l'expédia dans le but au grand dam du gardien yougoslave qui avait glissé en voulant plonger à nouveau sur le ballon.

On vit alors les Soviétiques développer de belles offensives sous l'impulsion du chauve Bouboukine, d'Ivanov et des deux demis : Netto et Voïnov. Meskhi déborda, Metreveli dribbla, et l'on eut l'occasion d'admirer les qualités du gardien yougoslave. Certains éléments balkaniques accusèrent la fatigue, notamment Durkovic, Jerkovic et Zanetic. Il n'en reste pas moins vrai que le plus grand nombre d'occasions demeura à l'actif des Yougoslaves. Je pense notamment à une tête de Jerkovic qui frôla la barre sur la seule erreur commise par le grand Yachine.

La prolongation vint, la pluie et la boue pesaient dans les jambes yougoslaves. On admirait en revanche la fraîcheur des Soviétiques. Le tournant du match se situa au cours de la seconde moitié de la prolongation. Galic qui n'avait débordé toute la défense soviétique, centra devant le but, Jerkovic se précipita et manqua la balle d'un cheveu. Je pense que sur terrain sec, le but aurait été marqué. Une minute plus tard, Meskhi centrait et Ponedelnik vovait son opiniâtreté récompensée par un joli but de la tête. Le match était fini, malgré un sursaut yougoslave qui occasionna une mêlée générale devant la cage de Yachine.

Lorsque Netto monta à la tribune officielle pour recevoir la première Coupe d'Europe des Nations, je ne pus m'empêcher de penser à un maillot bleu frappé du coq national. Il ressort de mon article que les Yougoslaves sont meilleurs footballeurs avec des éléments dont nous entendrons parler dans les années à venir. Or l'équipe de France devait gagner son match contre les Yougoslaves et je pense qu'à une période plus favorable, c'est-à-dire au mois de novembre, elle y serait parvenue.

Ah ! que je regrette ces quatre minutes d'affolement collectif du dernier France-Yougoslavie.



Après trois mois d'immobilisation Just Fontaine a été libéré du plâtre qui tenait sa jambe prisonnière.

Avec la volonté extraordinaire qui le caractérise, il a recommencé une rééducation méthodique. Pour cela le buteur français numéro un utilise un appareil qui lui a été offert par la maison SOELTIX.

TELE MAGAZINE

VOUS PRÉSENTE CHAQUE **MERCREDI**

L'ACTUALITÉ DE LA TÉLÉVISION

- Les programmes les plus complets
- Ses savoureuses indiscrétions
- Ses reportages qui annoncent par l'image les futures émissions
- Et sa rubrique sportive

L'HEBDOMADAIRE DE LA TELEVISION

Football MAGAZINE

LES TRICOLORES
COUPE D'EUROPE DES

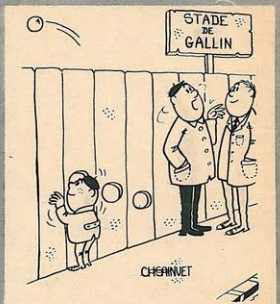
ORES DE LA
PE DES NATIONS

Les joueurs français de la Coupe d'Europe des Nations et ceux qui se sont occupés d'eux.

De gauche à droite, debout : Albert Batteux (entraîneur), Taillandier, Wendling, Herbin, Ferrier, Chorda, Siatka, Jonquet, Marcel, Sauvage, Lamia, Alex Thépot (sélectionneur), Louis Hainaut (soigneur) ; accroupis : Grillet, Muller, Douis, Wisnieski, Vincent, Stievenart, Heutte, Rodzik.

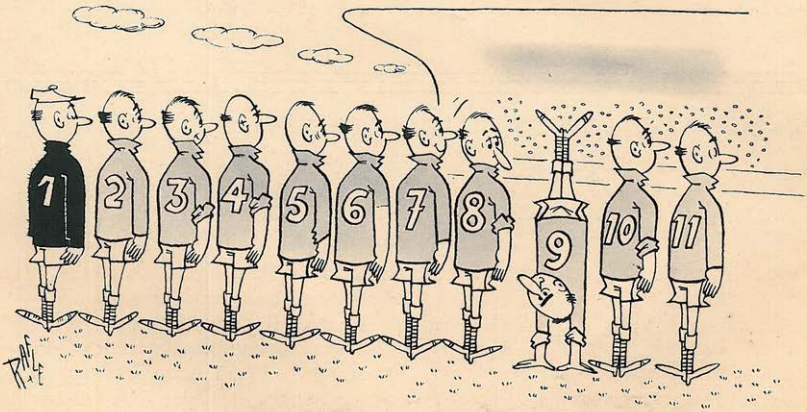
(Photo ANDRÉ LECOQ).

FOOTBALL, HUMOUR ET FANTAISIE



Voilà trois ans qu'il assiste à tous les matches !

J'ai ramené ceci de la terre : ce doit être précieux, ils étaient 22 à se battre pour avoir cet objet !...

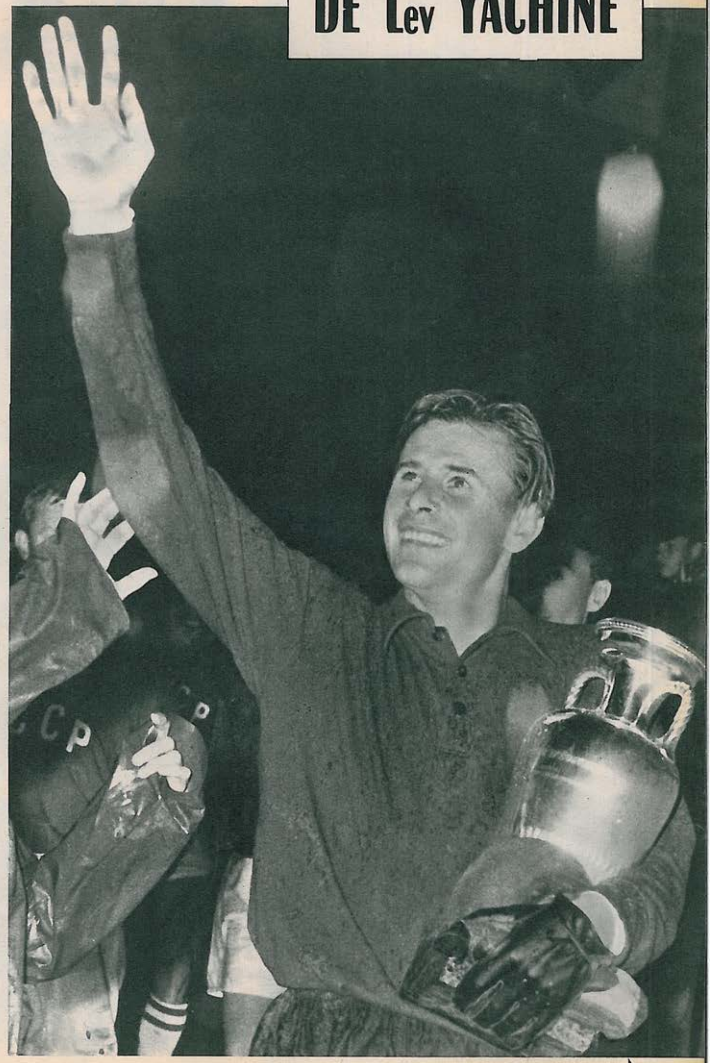


Ils pourraient tout de même me payer un autre maillot !...

10 JUILLET AU PARC — FINALE

U.R.S.S. 2 - YOUGOSLAVIE 1

LE TRIOMPHE DE Lev YACHINE



L'AMBIANCE

● SPECTATEURS : 17 966 (recette : 140 334 NF).

● LE PUBLIC : Peu nombreux en raison de l'époque et de la pluie, le public parisien se montra très sportif. D'abord froid, il s'enflamma au fil des minutes devant l'ardeur généreuse des jeunes Yougoslaves et devant la classe de Lev Yachine. Il se fâcha également lorsque l'un ou l'autre des défenseurs commettait une irrégularité. Et ce fut souvent le cas ! Avec beaucoup d'impartialité, la foule parisienne qui avait fait de la Yougoslavie son favori sentimental, applaudit (en cadence) le tour d'honneur des Russes.

LE JEU

● QUALITE : Ce ne fut pas une finale inoubliable, mais un combat impitoyable plus qu'un match spectaculaire. Toutes les actions y furent poussées à fond par deux équipes en parfaite condition athlétique. Les styles des deux formations, styles tout à fait opposés (plus de fantaisie chez les Yougoslaves, plus de masse chez les Russes) ressortirent nettement.

● INTENSITE : Il y eut une baisse de régime en seconde mi-temps ; mais en dehors de cette période d'accalmie, le rythme soutenu par les deux adversaires fut infernal. Intensité farouche d'une bataille qui fut livrée avec la dernière énergie et jusqu'à l'épuisement des forces.

● SCORE : Galic l'avant centre yougoslave ouvrit le score à la 41e minute... ou plutôt Netto qu'il contraignit à marquer contre son camp ; Metreveli égalisa à la 49e minute. Et Ponedelnik arracha la victoire d'un coup de tête à la 113e minute.

LES HOMMES

● ARBITRAGE : L'anglais Arthur Ellis eut beaucoup de mérite à tenir son monde en mains, car il y eu beaucoup de heurts ! Il le fit avec calme, vigilance et autorité.

● JOUEURS : Dans l'équipe soviétique Lev Yachine prit une option sur la victoire avant le but de Ponedelnik. Il domina le match de toute sa présence. Avec lui, l'inter chauve Bouboukine accomplit du gros et bon travail. Les meilleurs éléments yougoslaves furent le gardien Vidinic, l'arrière gauche Yusufi et les avants Sekularac et Galic.

● EQUIPES : **U.R.S.S.** : Yachine - Tchekheli, Maslenkine, Kroutikov - Voinov, Netto - Metreveli, Ivanov, Ponedelnik, Bouboukine, Meskhi. — **Yougoslavie** : Vidinic - Durkovic, Miladinovic, Jusufi - Zanetic, Perusic - Sekularac, Jerkovic, Galic, Matus, Kostic.

L'ATTRACTION
UN DUEL D

L'attraction de la finale fut constituée par le duel singulier que se livrèrent à distance les deux gardiens soviétique et yougoslave, Yachine et Vidinic. Tous deux sont immenses, tous deux sont hauts, souples, longs de bras et de jambes. Ce duel de géants tourna à l'avantage

YACHINE
1 m 82

MEME AUTORITE IM
DU

MEME SOUPLESSE SU
DE T

MEME « PRESENCE
ARRI E

DE LA FINALE :
E GÉANTS

du russe Yachine, le meilleur gardien du monde. Mais le nom de Vidinic, qui sembla vouloir rivaliser dans tous les domaines avec son prestigieux rival, dira désormais quelque chose au public parisien. Ces deux hommes ont démontré qu'un gardien grand, peut être aussi un grand gardien !

POSANTE AU-DESSUS SOL !

R LES BALLES A RAS ERRE.

» DE QUATRIEME ERE.

VIDINIC
1 m 92

GABRIEL HANOT A FORMÉ L'EQUIPE DE LA COUPE D'EUROPE

KOPA, Fontaine, Piantoni, Kaelbel figurant sur la liste des indisponibles, les Français ne sauraient prétendre occuper une place parmi les joueurs qui ont illustré la phase finale de la Coupe des Nations.

L'arrière central, Jonquet, s'il n'avait commis une erreur irréparable à Marseille, devant la Tchécoslovaquie, aurait mérité une mention et aussi l'arrière gauche Chorda, si son expérience internationale avait été plus étendue.

Restent trois équipes, deux surtout, la formation tchèque n'ayant pas eu à sortir de son train-train pour acquérir la troisième place aux dépens de la France.

Au Parc des Princes, l'U.R.S.S. et la Yougoslavie se sont livré un combat farouche, impitoyable, épuisant, où la confusion des contres a aussi bien frappé le tibia, les mollets, le tendon d'Achille, les chevilles des adversaires que la balle elle-même. Pourtant, les valeurs individuelles sont, dans l'ensemble, parvenues à se distinguer. Surtout en ce qui concerne les deux gardiens, Yachine (U.R.S.S.) et Vidinic (Yougoslavie), sans oublier toutefois, la performance impeccable du gardien tchèque Schroiff qui, plus petit que ses deux rivaux, mais aussi athlétique, plus souple, plus habile, aux détentes verticales et transversales, mérite une place dans la liste des meilleurs gardiens européens.

Yachine et Vidinic ont vraiment, comme on dit au théâtre, le physique de l'emploi, s'assurent l'autorité personnelle et le respect de l'opposant. Leur taille, leur envergure, leur placement, leur décontraction, leur vigilance firent merveille en finale.

Yachine surtout, car Vidinic donna par instants des signes de panique. Le gardien soviétique a un sang-froid extraordinaire, plus d'objectivité que de passion. C'est ainsi qu'après une collision avec Kostic, Yachine, très gentiment, releva son adversaire tombé à terre.

On devine si Yachine et Vidinic excellent dans le rôle du quatrième arrière. Ils imposent le respect et leur poids, leur masse est telle que les avants de l'autre camp hésitent à courir à fond vers la balle.

JUSUFI L'ARRIERE N° 1

Les arrières se sont mis moins en vedette, sauf toutefois, l'arrière gauche yougoslave Jusufi qui ne paye pas de mine mais qui pourtant, a une grande valeur indéniabe. Il eut pourtant affaire au redoutable ailier droit soviétique Metreveli qu'il tint la plupart du temps en respect et il ne se contenta pas de son rôle. Il intervint avec bonheur, parfois au centre et même à l'aile droite de son équipe.

Novak, l'arrière gauche tchèque, fut aussi très bon. Il est vrai qu'il avait affaire à Heutte, complètement émoussé. Il n'empêche qu'il tint facilement en respect et même ridiculisa par moments notre ailier droit. L'arrière central yougoslave Miladinovic, sobre, efficace, n'a pas fait montre de tous ses talents. Il a cependant renvoyé dans le rang l'arrière central russe Maslenkine et même l'arrière central tchèque Popluhar qui est grand et énergique, mais qui n'hésite pas à se servir des deux mains pour arrêter la balle lorsque celle-ci passe au-dessus de sa tête.

BUBERNIK LE OCWIRK 60

Parmi les demis, l'événement le plus notable est l'échec presque total de la fameuse paire Voinov-Netto. Voinov s'illustra en 1958 au Championnat du Monde de Suède tant et si bien qu'il mérita d'être cité parmi les meilleurs demis de la compétition. Voinov a ralenti son allure. Il est arrondi, il ne joue plus un rôle éminent et on l'a rarement vu en pleine action au Parc des Princes. Quant à Netto, qui subit le handicap de jouer blessé à Goeteborg, il se mit surtout en vedette en intervenant d'une manière décisive par un jeu irrégulier et parfois à l'aide de l'anti-jeu pour arrêter tout adversaire qui se précipitait menaçant vers le but de Yachine. En revanche, les deux demis yougoslaves Zanetic et Perusic furent très bons, principalement Zanetic car Perusic subit au début un trac énorme qu'il surmonta par la suite.

Bubernik : il est le Ocwirk tchécoslovaque.

Cependant, les demis de la finale baissent pavillon devant le demi droit tchèque Bubernik qui fut l'homme de base de l'équipe tchécoslovaque, excellent dans le travail défensif, plus brillant encore dans le labeur offensif et qui rappela en tous points le jeu et la tenue du célèbre demi autrichien, maintenant au club Sampdoria de Gênes, Ocwirk.

Avec Galic la Yougoslavie a montré l'avant centre n° 1.

L'ÉTONNANT BOUBOUKINE

Parmi les avants, un homme se détache à chaque poste. A l'aile droite, Metreveli, rapide, incisif, qui seul peut-être parmi tous les Russes sait changer de rythme et qui représenta un danger permanent pour la défense yougoslave. A l'intérieur droit, on attendait Ivanov qui dans le premier match avait été excellent contre les Tchèques. Mais Ivanov fut beaucoup moins en vedette que l'intérieur droit

ANDRE LECOQ, JO CHOUPIN, ROLAND GOTA, FRANÇOIS HOLUBAN ET JACK STEVENS ONT REALISE LE REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE DE LA COUPE D'EUROPE.

yougoslave Jerkovic qui fut de tous les assauts, de toutes les bagarres, de toutes les charges. Jerkovic fut un moment tellement épuisé qu'il demeura sur le terrain, inerte et immobile. Il trouva ensuite un troisième souffle qui lui permit de terminer honorablement la partie.

Au poste d'avant centre, plus que le Soviétique Ponedelnik et que le Tchèque Mollnar, le petit et rapide chef d'attaque yougoslave Galic doit être placé au premier rang. Pourtant il fut durement traité par les défenseurs russes. Il lutta pourtant jusqu'à la fin. Le poste d'intérieur gauche a été occupé magistralement par Bouboukine, joueur chauve, mais il possède des ressources athlétiques inépuisables. Son souffle demeura constant du début à la fin. Il joua avant de pointe, avant de retrait et défenseur. Il fut plus que Netto, l'animateur de son équipe et servit d'exemple à tous ses partenaires. A côté de lui, enfin, comme ailier gauche, il faut citer Sekularac, bien qu'en finale il ait occupé tantôt le poste d'ailier droit, tantôt un poste dans la triplette du centre. Sekularac est tellement artiste jusqu'au bout des ongles et roué comme pas un qu'il joua mille et mille tours à ses adversaires sans tirer parti pourtant, de sa supériorité, tant il aime le ballon et prendre ses rivaux à contrepied pour la beauté de l'opération.

L'ÉQUIPE DE LA COUPE D'EUROPE

En résumé, s'il fallait constituer une équipe avec les joueurs de la phase finale, voici comment nous la proposerions :

YACHINE (U.R.S.S.) - NOVAK (Tchécoslovaquie), MILADINOVIC (Yougoslavie), JUSUFI (Yougoslavie) - BUBERNIK (Tchécoslovaquie), ZANETIC (Yougoslavie) - METREVELI (U.R.S.S.), JERKOVIC (Yougoslavie), GALIC (Yougoslavie), BOUBOUKINE (U.R.S.S.), SEKULARAC (Yougoslavie).

Six Yougoslaves contre trois Russes et pourtant l'U.R.S.S. a gagné ! C'est vrai. Elle a gagné 2-1, après prolongation ! C'est vrai, mais le style des Russes est plus à usage interne que la manière de jouer des Yougoslaves; il est plus simpliste, plus naïf, plus tout d'une pièce que celui des Slaves du sud.

Avons-nous trouvé une équipe idéale ? Même sur le plan européen, l'Espagne, qui fut si brillante sous la direction d'Helenio Herrera, n'était pas là, et il est permis d'affirmer que son abstention en quart de finale, à Moscou et à Madrid, devant les Russes, a porté un préjudice énorme à l'intérêt et à la valeur de la compétition.

Un « latin » chez les Soviétiques : l'ailier droit Metreveli.

Miladinovic (Tchécoslovaquie) et Bouboukine (U.R.S.S., à droite) : deux révélations surprenantes de la première Coupe d'Europe.

Jusufi : le meilleur arrière de la Coupe d'Europe.

JACQUES DE RYS INQUIÉTANT POUR

LE nom de l'Union Soviétique sera donc inscrit au fèite du palmarès de la Coupe d'Europe des Nations, et c'est là le premier succès officiel, la première consécration obtenue par les footballeurs russes. Ils s'élèvent ainsi au niveau de leurs camarades athlètes, basketteurs, haltérophiles et autres champions de diverses spécialités dans lesquelles les Russes détiennent, sans discussion, le tout premier rang européen.

Est-ce à dire que le football soviétique est désormais le premier d'Europe ? Il serait fort hardi de l'affirmer : trop d'aléas d'ordre divers ont influencé cette première compétition des équipes nationales, pour qu'on puisse prendre ses résultats absolument à la lettre.

Personnellement, je n'ai pas cru au football russe, pas plus que je ne l'ai apprécié, durant fort longtemps. Je l'estimais raide, froid, trop mécanisé, manquant de ces inspirations, de cette couleur, de cette diversité de mouvement qui caractérisent le bon football d'Europe occidentale et méridionale.

Aujourd'hui, je suis quelque peu revenu sur cette impression, peut-être, après tout, préconçue ! Certes le football russe demeure fidèle à son style, à sa tradition, à son tempérament. L'équipe de l'Armée Rouge ne jouera jamais à la manière de Barcelone, encore que nous ayons vu la saison dernière à Paris une formation soviétique (Dynamo Tbilissi) opérer sur un mode,.. très latin !

Bref, ces dernières années, le football russe, par ses contacts beaucoup plus fréquents avec ses rivaux européens, de l'Est et de l'Ouest, s'est pour ainsi dire assoupli, dénoué, épanoui. Il n'est certes pas devenu un football génial. Mais c'est un football solide, complet, un modèle de jeu artisanal, toujours basé sur une condition athlétique impeccable adjointe à une très bonne culture technique : le tout pimenté, à présent, de quelques grains de panache occidental, personnalisé dimanche soir par l'ailier gauche Meskhi, lequel opère d'ailleurs... à Tbilissi !

Honneur donc au football russe, auquel cette première consécration officielle donnera sans doute l'envie de s'intégrer davantage encore à la vie internationale et de se mesurer plus souvent à ses adversaires de l'Ouest Européen.

Attachante Yougoslavie !

Il eut d'ailleurs, en la personne du onze yougoslave, au cours de cette finale de cent vingt minutes, un opposant plus que valeureux. La décision fut faite en quelque sorte sur un coup de dés, elle eut donc fort bien pu être rendue en sens inverse. Je dirai même que s'il avait fallu désigner un vainqueur « aux points », j'eusse penché pour les Yougoslaves. Tout d'abord parce qu'ils marquèrent davantage le jeu de leur personnalité et s'assurèrent, dans l'ensemble, les meilleures occasions de but. Ensuite, et tout simplement... par goût. Celui-ci me fait en effet préférer le football de finesse et de subtilité au football axé en premier lieu sur la force vive...

Finesse, subtilité yougoslaves adjointes à force vive soviétique, tout cela donnerait en vérité un football de tout premier ordre. Exactement l'aspect que l'on aimerait voir revêtir couramment au jeu français. Mais cela est une autre histoire.

Pour l'heure, le football français continue à s'apparenter seulement — sauf dans ses jours d'euphorie exceptionnelle ! — au jeu yougoslave. Et le plus souvent... en moins bien. Chaque fois qu'on rencontre les Yougoslaves, on s'étonne qu'ils nous battent. Toujours de justesse, bien sûr, mais... toujours ! Quant à moi, je ne vois point là de quoi crier au scandale.

Oui, mieux que nous, les Yougoslaves méritaient d'accéder à la phase ultime de cette première épreuve européenne. Et d'en sortir brillants seconds, comme cela leur arriva souvent, naguère, dans d'autres compétitions... La constance dans les secondes places, c'est, là aussi, une référence, dont nous aimerions que le football français puisse se parer !

Cette finale russo-yougoslave fut donc, sinon transcendante, du moins excellente. De part et d'autre, et chacun dans son style, du travail bien fait. En partie grâce à cela, sans doute, la Coupe d'Europe des Nations s'est ouvert la voie vers une histoire glorieuse. Grâces en soient rendues à ses deux protagonistes, qui ont parfaitement fait honneur à leur rôle.

Elle ne fut pourtant point entourée d'un éclat spectaculaire évoquant l'apothéose. Le cadre, un ciel larmoyant, un Parc des Princes à demi rempli seulement, ne s'y prêtaient guère. Dans l'ensemble, le public français a fait la petite bouche devant ce super-tournoi qu'on lui avait offert aimablement, et dont il n'est sans doute pas près d'en revoir de semblable : quelque 77.000 spectateurs pour quatre rencontres, même en juillet, c'est maigre. Et pour les organisateurs, ceci constituera un précédent significatif.

Il est bien évident, d'autre part, que la jeune Coupe d'Europe des Nations n'a pas encore conquis ses lettres de noblesse, pas plus ailleurs qu'ici. Mis à part ceux des quatre pays intéressés, très peu de journalistes étrangers ont suivi les phases de son déroulement : qu'était-ce à côté des centaines d'observateurs internationaux présents à Madrid, à Barcelone ou à Glasgow pour les ultimes joutes de la Coupe des Clubs Champions.

La France : un numéro raté

C'est qu'aujourd'hui celle-ci a conquis, partout en Europe, la faveur du grand public ; elle est entrée de plain-pied, par la grande porte, dans la vie du football international. Il reste à la Coupe d'Europe des Nations de faire son trou elle aussi. Elle y parviendra.

Elle y parviendra lorsque la totalité des grandes fédérations européennes en auront admis l'importance, la signification et s'y engageront sans réticence. Elle y parviendra lorsque des forfaits motivés par de déplorables considérations extra-sportives — comme la défection espagnole devant l'U.R.S.S. — n'en viendront plus troubler le cours. Elle y parviendra lorsqu'on aura réussi à en faire une épreuve moins délayée dans le temps, et qu'on sera parvenu, grâce à une bonne volonté commune, à fixer son dénouement à une époque moins insolite — pour la plupart des compétiteurs — que ce début juillet, si pluvieux, si frisquet fut-il en l'occurrence !

Mais il est également certain que ce premier épilogue de la jeune compétition réservée aux équipes nationales n'a obtenu qu'un succès populaire restreint où la représentation française a complètement raté son numéro. Une finale franco-soviétique jouée à Paris eut sans nul doute revêtu beaucoup plus d'éclat et de rayonnement.

Deux ans après sa brillante troisième place en Coupe du Monde, six mois après avoir été classée officieusement « seconde formation européenne » (derrière la Hongrie) en vertu de ses résultats 1959, l'équipe de France avait un prestige à défendre, une réputation à justifier. Et aussi, une magnifique carte à jouer : sur son propre terrain et devant des adversaires dont aucun n'apparaissait sous l'aspect d'un opposant irréisistible. Jamais sans doute les circonstances ne se représenteront aussi favorablement. C'était l'occasion où jamais d'inscrire les six lettres France en tête du palmarès de la Coupe d'Europe des Nations : le jeu en valait la chandelle, non ?

Dommage que tout cela, on ne l'ait vraiment senti, perçu à aucun échelon du football français : ni dans ses sphères dirigeantes, ni parmi ses joueurs d'élite. Ici et là — et inconsciemment sans doute — si l'on a fait ouvertement bonne figure à ces journées des 6 et 10 juillet, on ne les a pas moins « subies », avant et pendant, comme un fardeau supplémentaire venant peser de tout son poids sur une saison déjà trop chargée : elles ont constitué en quelque sorte une corvée, à l'image de ces devoirs de vacances auxquels répugnent vos enfants... s'ils sont comme les miens !

Résultats : l'équipe de France a complètement failli à sa tâche et à sa réputation, puisqu'elle a terminé le tournoi sans gloire aucune, au dernier rang, après s'être misérablement traînée, samedi à Marseille, en corps exsangue, privé de foi, d'âme et de talent, devant les Tchécoslovaques (0-2).

Des excuses ?

On va lui chercher toutes sortes d'excuses : l'absence, par exemple, de quelques-unes de ses vedettes à part entière, sur laquelle nous reviendrons plus loin. Et puis encore : « Juillet n'est plus le temps du football ». Cela on l'admet. Mais dans ces conditions il fallait avoir le courage de ses positions : ou bien exiger, en s'assurant les alliances nécessaires, que ce tournoi final eut lieu à une époque plus propice pour l'ensemble des nations participantes, ou bien s'abstenir purement et simplement, pour marquer le coup. Mieux vaut ne pas faire les choses du tout que les faire seulement à moitié, et une abstention caractérisée marque souvent davantage qu'une présence falote et symbolique. Mais cette attitude ferme et nette n'est pas dans la ligne générale des actuelles sphères dirigeantes de notre football, lequel n'a plus guère voix au chapitre — hélas ! — dans les assemblées internationales.

Donc, l'équipe de France, s'en est allée sans gloire, sous les huées de ce public marseillais devant lequel des maillots tricolores n'avaient pas évolué depuis dix-huit ans, et à l'issue d'un match indigne à la fois de leur propre réputation et d'une grande épreuve internationale.

Sans aucun doute, si l'équipe de France avait su mener à bien jusqu'au bout — mais pouvait-elle le faire ? — sa tâche devant les Yougoslaves, nos hommes se fussent-ils présentés à la finale dans

Ces onze footballeurs soviétiques ont amené à Moscou la première Coupe d'Europe des Nations. De gauche à droite : Netto, Yachine, Tschekheli, Ponedelnik, Bouboukine, Maslenkine, Voinov, Kroutikov, Ivanov, Metreveli, Meskhi.

WICK DRESSE UN BILAN LE FOOTBALL FRANÇAIS

des dispositions d'esprit et avec un influx nerveux fort différents de ceux qui les amenèrent à Marseille en formation dispersée, résignée, désabusée...

Mais de toute manière, il n'y avait guère de miracle à espérer de cette équipe-là. En dépit de la bonne volonté de ses responsables — et peut-être aussi des joueurs eux-mêmes — le stage de préparation n'avait pas réussi à l'affûter psychologiquement et athlétiquement, comme elle l'avait été deux ans plus tôt en Suède : Lys-Chantilly n'était point Kopparberg, et il n'y a plus, hélas, un Paul Nicolas.

Et puis, il faut bien se rendre à l'évidence. On ne peut actuellement prétendre aligner une formation de haut niveau international lorsqu'en sont absentes les individualités exceptionnelles qui firent ses succès suédois : on veut surtout parler de l'incomparable trio central d'attaque que constituaient alors Kopa, Fontaine et Piantoni. L'indisponibilité de Kopa en particulier s'est fait sentir cruellement sur l'organisation, la coordination et l'inspiration de notre division offensive. Celle-ci eut beau marquer quatre buts mercredi sous l'impulsion du tandem Heutte-Vincent agrémentée de quelques fugitifs éclairs de Wisnieski, on décelait sans cesse le côté factice de son effort généreux, parfois même assez brillant, mais fait d'à-coups impulsifs, de raids épisodiques, sans grande orientation collective. Et cette euphorie passagère du mercredi fut, le samedi complètement sous l'éteignoir. On est convaincu qu'avec le seul appoint Kopa, qui eut apporté sa « patte », mis de l'ordre dans la maison et tenu la balle au milieu du terrain, les choses se fussent passées différemment, non seulement pour notre compartiment offensif, mais aussi, et surtout, pour le bon équilibre de toute notre équipe.

C'est pourquoi il est permis de déplorer que par le fait des trop nombreuses obligations du Stade de Reims — et aussi, peut-être, faute d'un accord préalable entre Reims, la Ligue et la Fédération — Kopa n'ait point pu être « libéré » en fin de championnat, ce qui lui eut donné les cinq à six semaines nécessaires pour soigner sa cheville : ce qui eut permis au football français de se présenter à la Coupe d'Europe des Nations avec son atout numéro un, et... essentiel. Comme nous le disions plus haut, le jeu en eut valu la chandelle : dommage qu'on n'ait pas cru bon d'allumer celle-ci.

En face des réalités

Mais cette réflexion n'est inspirée que par le point de vue « prestige tricolore » qui n'est certes point négligeable, et Dieu sait si personnellement nous y tenons ! Pourtant, en examinant les choses plus au fond, mieux vaut peut-être, tous comptes faits, que cette première compétition officielle des équipes nationales européennes ait replacé l'élite du football français en face des réalités que constituent ses propres faiblesses. Sans doute est-il mieux, plus logique, plus conforme à l'état de choses présent, qu'elle ait remis en lumière la marge séparant nos quelques très rares joueurs d'authentique classe internationale et leurs suivants immédiats, dont un Stiévenard fut l'assez fidèle image.

Si flatteur pour son amour propre qu'aurait pu être un succès en Coupe d'Europe des Nations, le football français ne le méritait pas. Il n'aurait pu que lui rendre un mauvais service. C'aurait été un succès artificiel, comme le furent ceux de la Coupe du Monde, eh oui ! Depuis cette dernière, voire bien avant elle, nous ne cessons de répéter — que dis-je... de rabâcher ! — le médiocre niveau d'ensemble de notre football pro, prisonnier de sa politique inflationniste, étouffé sous la pléthore de ses clubs, engoncé dans son calendrier surchargé, miné par un faux amateurisme dévorant, astreint à faire vivoter, assez misérablement pour la plupart, un nombre deux fois trop élevé d'équipes pour un chiffre deux fois trop restreint de joueurs de classe réelle...

On a voulu à toute prix organiser, amplifier cette Coupe de l'Amitié, mais ce ne fut que pour mieux stigmatiser la faiblesse de nos équipes par rapport à leurs rivales italiennes (41 points contre 23, deux victoires seulement pour dix-huit matches en 1re division !). Monaco, vainqueur de la Coupe de France, s'en est allé encaisser 5-1 devant Barcelone, champion d'Espagne. Et Nice qui, à New York, a concédé 4-0 devant Burnley, champion de ce football anglais dont on dit volontiers pis que pendre !

Non, les résultats de cette première Coupe d'Europe des Nations ne sont pas décevants. Après ceux que nous venons d'évoquer, ils ont clairement montré à notre football professionnel où il en est exactement : les uns et les autres lui ont permis de donner sa mesure exacte voilà tout.

Auront-ils constitué, comme on dit, un mal pour un bien ? Persuaderont-ils enfin notre Ligue Nationale qu'elle fait fausse route en continuant obstinément à sacrifier la qualité à la quantité, à cultiver le nivellement par le médiocre. On voudrait en être persuadé, mais on n'ose trop y croire...

COMME UN GOSSE...

On peut être le meilleur gardien de but du monde et s'amuser comme un gosse en faisant rebondir la balle contre un mur. C'est le cas du Soviétique Yachine que notre photographe a surpris dans le tunnel du Parc des Princes.

CES HOMMES CHANGERONT (PEUT-ÊTRE) LA FACE DU CHAMPIONNAT

Le football français est maintenant en vacances après une Coupe d'Europe des Nations qui a prolongé sa saison.

Mais les clubs préparent dès maintenant le Championnat 1960-61 qui commencera le dimanche 21 août dans les deux divisions professionnelles. De nombreux transferts à sensation ont été conclus ces derniers temps et ils permettent d'ores et déjà d'avoir une idée assez précise sur le nouveau visage de la plupart de nos clubs. « Football-Magazine » vous présente les principales grandes vedettes de l'inter-saison et situe l'influence qu'elles devraient avoir sur la formation des équipes.

GUY VAN SAM

(24 ans), inter gauche, transféré de Montpellier au R.C. Paris pour dit-on, le chiffre de 45 millions d'anciens francs. C'est la meilleure affaire du Chanoine Bessède qui a fait dire au président parisien, M. Dehaye : « Nous avons en cinq minutes anéanti cinq ans de gestion prudente! » Van Sam a pour lui son ambition, un excellent match en équipe B, sa classe, sa place de second buteur de Division II. Il aura contre lui l'inexpérience des grandes rencontres et le bruit déjà fait autour de son nom.
Le R.C. Paris mise pourtant en grande partie sa prochaine saison sur ce garçon noiraud qui peut encore améliorer son efficacité offensive.

DOMINIQUE RUSTICHELLI

(26 ans) ailier droit transféré de Strasbourg à Reims alors qu'il avait commencé la dernière saison avec Sedan. Son transfert est l'une des plus grosses surprises de l'année. Les dirigeants rémois avaient pensé au lensois Wisnieski puis au Racingman Grillet pour renforcer une attaque où l'aile droite est depuis longtemps le parent pauvre. Mais devant l'impossibilité d'acquérir l'un ou l'autre de ces deux ailiers internationaux et sur l'insistance de Batteux, ils feront l'expérience Rustichelli.
Albert Batteux fonde de grands espoirs sur l'ex-Marseillais et compte sur lui pour apporter fraîcheur, spontanéité et réalisme à l'attaque rémoise. En échange Rustichelli peut trouver à Reims (et qui sait en équipe de France) la grande consécration.

JEAN-JACQUES MARCEL

(29 ans), demi ou arrière central, transféré de Toulon au R.C. Paris pour 18 millions. Ce méridional de Brignoles est l'une des plus fortes personnalités du football français. Assagi, il peut donner à sa nouvelle équipe une stabilité qui lui fait défaut en défense.
Avec Jean-Jacques Marcel et Van Sam le R.C. Paris envisage : Taillandier — Lelong, Marcel, Marche (ou Bollini) — Sénac (ou Tibari), Bollini — Tokpa, Ujlaki, Heutte, Van Sam, Quedec.

PAUL SAUVAGE

(21 ans), avant centre ou ailier gauche, transféré de Limoges à Reims pour 35 millions sera la grande nouveauté de l'équipe Champenoise. Il permettra à Vincent de « décrocher » pour former avec Muller une paire de demis exceptionnelle.
Les dirigeants rémois pensent à la Coupe d'Europe et le départ de Robert Jonquet remplacé par Siatka, n'affaiblira pas (pensent-ils) leur défense.
L'équipe des champions de France s'oriente maintenant, à moins d'une surprise avant la fin des transferts, vers la composition suivante :
Colonna — Wendling, Siatka, Rodzik — Muller, Vincent — Rustichelli, Fontaine, Kopa, Piantoni, Sauvage.

THÉO

(24 ans) inter gauche, transféré de Rennes à Monaco. L'équipe de la Principauté, vainqueur de la Coupe n'a fait qu'une acquisition, mais elle est de taille. Théo est l'un des meilleurs techniciens français et il a pour lui sa jeunesse, sa vigueur athlétique et son intelligence du jeu. On peut lui reprocher une certaine lenteur mais à son rythme il est inégalable et reste en toutes occasions capable de gagner un match grâce à un exploit technique. Les dirigeants monégasques font confiance à leur défense et donnent avec Théo un atout supplémentaire à une attaque qui a maintenant fière allure.

Monaco 60-61 ce sera sans doute : Alberto — Novak, Kaelbel, Thomas-Ludo, Biancheri — Hidalgo, Hess, Roy, Théo, Cossou.

ROLAND GUILLAS

(23 ans), inter droit transféré de Bordeaux à Saint-Etienne pour une somme non précisée mais qui doit avoisiner 35 millions d'anciens francs.
Les dirigeants stéphanois (dont Guillas est la seule acquisition) veulent donner à l'ex-bordelais le rôle que tenait Rijvers il y a quelques saisons ; ce rôle de meneur de jeu convient à merveille au « petit Kopa » dont les qualités devraient épanouir les jeunes attaquants de St-Etienne.
L'équipe de Vernier pour qui aucun problème ne se pose en défense et en demis (puisque Herbin, Ferrier et Richard Tylinski restent) peut ainsi jouer les premiers rôles en championnat avec : Abbes, ou Philippe — Cassado, Herbin (ou Richard Tylinski), Peyroche — Domingo, Ferrier — Mitoraj, Guillas, Liron, Oleksiak, Coinçon.

YVES PACHIS

(23 ans) gardien transféré de Cannes à Limoges. Il s'est révélé cette année où il a été l'un des héros de son équipe en Coupe.
Pachis aura la lourde tâche de succéder à Remetter pour régner sur la défense de Limoges. Il a toutes les qualités naturelles et techniques pour réussir.
Les dirigeants de Limoges ont compensé les départs de Kuhnapfel, Remetter et Sauvage par les arrivées de Pachis et Desruisseaux. Ils espèrent encore se renforcer.
Limoges comptera une nouvelle fois sur son homogénéité et sa défense pour faire une carrière honorable la saison prochaine avec une équipe qui pourrait être : Pachis — Loiseau, Kowal, Tholon — Delcampe, Thomas — Desruisseaux, Konrady, Hatchi, Duc, Bob.

FRANÇOIS REMETTER

(32 ans) gardien, transféré de Limoges à Reims. Cet Alsacien taillé dans le roc peut passer sans transition de la Division II à l'équipe de France, il l'a déjà prouvé.
Son expérience et sa solidité seront avec la présence de Jonquet les meilleurs atouts de la défense strasbourgeoise.

EUGÈNE N'JO LÉA

(29 ans) avant centre, transféré de Lyon à Toulouse. M. Puntis, impressionné par la classe du Camerounais, n'a pas hésité une seconde après l'essai de Njo Lea contre Santos. Rapide, athlétique et bon technicien, Njo Lea est un danger constant pour les défenses adverses. Son aisance et son sens du but feront de lui le fer de lance d'une attaque toulousaine riche en éléments de classe. Pleimelding aura, en effet, le choix entre Njo Lea, Schultz, Deladérière, Brodd, Rytkonen, Dorsini, Tourré, Redin et Jubert.
Toulouse ne risque pas d'être pris de court. Son équipe type ne sera pas loin de celle-ci : Roussel — Mouynet, Simon, Boucher — Brych (ou Bocchi), Cahuzac — Rytkonen, Brodd, Njo Lea, Schultz, Dorsini.

ROBERT JONQUET

(35 ans) transfert libre de Reims, a signé à Strasbourg pour une durée de trois ans. Entraîneur joueur, son premier but sera de faire remonter le club alsacien en division I. Il le fera avec son compère de l'équipe de France, François Remetter.
Ce duo qui compte 84 sélections fera la saison prochaine le bonheur de Strasbourg en Division II. Jonquet a toutes les qualités morales et techniques pour réussir dans sa nouvelle carrière.
L'équipe strasbourgeoise n'est pas encore certaine puisque la plupart des joueurs ont été placés sur la liste des transferts. Les éléments de base seront cependant Remetter, Jonquet, Haan et Nabat.

LADISLAS NAGY

(27 ans) gardien transféré du Red Star au Stade Français. Nagy est à l'heure actuelle l'un des meilleurs sinon le meilleur à son poste.
Sa maturité, sa détente, son coup d'œil et son étonnante frappe de balle (il est hongrois d'origine) lui ont fait conquérir Saint-Ouen.
Nagy restera parisien la saison prochaine et il doit donner à la défense stadiste l'autorité et la sûreté qui lui ont un peu fait défaut jusque-là. Renforcé en défense par Nagy, en attaque par Bourbotte le réaliste et par Eschmann le technicien, et en gardant des valeurs sûres comme Lerond et Van Rhyn, le Stade Français peut faire mieux que poursuivre son apprentissage. Son équipe sera la suivante :

Nagy — Stasiak, Lerond, Baconnier — Bellot, Davanne — Wade, Eschmann, Bourbotte, Stako, Van Rhyn.

A. BONIFACI

(29 ans) a passé sept ans en Italie (à l'Inter de Milan, à Bologne et au Torino), où il a fait sa place au soleil du Calcio. Antoine Bonifaci retrouve l'O. G.C. Nice, le club où il s'est fait un nom. A vingt-neuf ans, il reste un demi de très grande classe. Sa technique en mouvement, sa clairvoyance et sa précision vont donner à l'équipe niçoise un élément important au milieu du terrain. Et bien qu'il soit un peu prématuré pour l'avancer rien ne dit que Bonifaci ne retrouvera pas, la saison prochaine, sa place en équipe de France. Ayant transféré Nurenberg (Sochaux) et Faivre (Rennes) l'O.G. C.N. cherche encore une formation type car Gonzales doit aussi partir.

THADÉE CISOWSKI

(33 ans) avant centre, transféré du R.C. Paris à Valenciennes pour 18 millions. V.A. veut jouer un grand rôle la saison prochaine et confiera à Cisowski le rôle de buteur... bien sûr. Au milieu d'attaquants jeunes et doués, Cisowski peut retrouver une seconde jeunesse.
L'équipe valenciennoise aura vraisemblablement la composition suivante : Schaeffer — (ou Dantheny) — Cauwelier, Piumi (ou Provelli), Matzeki — Puccar, Kocik — Baulu, Bonnel, Cisowski, Legrand ou Masnaghetti, Lubiato.

J. SBROGLIA

(31 ans) arrière central, transféré de Lyon à Rouen. Il reste l'un des meilleurs arrières centraux français et il apportera aux Rouennais nouveaux promus en Division I, son expérience de vieux briscard. Sbroglia a fait de Lyon la troisième défense du Championnat. Il est prêt à recommencer avec Rouen.

Rouen renforcé par Sbroglia en défense et peut-être par Senac en demis s'oriente vers la formation suivante :

Duchêne — Phelippon, Sbroglia, Poulain — Tournié, Meyer (ou Senac) — Corbel, Legrand, Latron, Fruhauff, Buron.

JULIUS UKRAINCZYK : 300 MAT

LORSQUE vous êtes assis dans la tribune du Parc des Princes et que vous voyez jouer Santos, Barcelone, Bolton, Ujpest, l'Etoile Rouge de Belgrade ou Milan, vous êtes naturellement très content car vous appréciez un football inhabituel.

Mais vous ne savez pas ce qu'il a fallu faire de choses pour que ces équipes évoluent sous vos yeux et c'est fort compréhensible car votre rôle de spectateur est d'apprécier le programme qui vous est offert sans chercher à savoir comment il a été construit.

Il faut en faire pourtant des démarches, il faut en donner des coups de téléphone, il faut en avoir des conversations, il faut savoir faire preuve de diplomatie, il faut pouvoir discuter dans sept ou huit langues différentes avec des gens dont les intérêts sont très opposés, il faut savoir organiser des voyages donnant satisfaction à tout le monde, s'adapter au standing des uns et des autres. Eh ! bien c'est cela mon travail, celui d'un matchmaker du football, qui accomplit une tâche très difficile mais que je crois absolument indispensable dans un monde ou la balle ronde a traversé d'abord les frontières avant de franchir les continents.

Je vis donc d'un bout de l'année à l'autre pour le football et dans le football sans que personne hormis les dirigeants et quelques joueurs ne fassent attention à moi.

C'est le rôle traditionnel de l'impresario qui réussit à présenter un plateau extraordinaire sur une scène de music-hall, sans que son nom dise quelque chose aux spectateurs.

Je viens de souligner que mon métier était indispensable, et pourtant lorsque j'ai voulu l'imposer en France, on m'a ri au nez. On m'a dit : « Vous voulez tenir un tel rôle ici. C'est invraisemblable ! Il y en a d'autres avant vous qui ont essayé, et ils ont tous abandonné pour faire des tournées d'opérettes. Si vous persistez, vous mourrez rapidement de faim ».

J'ai persisté, j'ai tenu bon et j'ai beaucoup travaillé. Non seulement je ne suis pas mort de faim, mais je vis aujourd'hui comme je le veux, avec toutes les satisfactions que me donne un métier qui me plait.

D'abord journaliste

Pourquoi suis-je devenu matchmaker? C'est sûrement par amour du football. Pour mieux vous le faire comprendre, il faut quand même que je vous raconte ce qu'a été ma jeunesse à Varsovie, où je suis né.

J'avais neuf ans lorsque j'ai assisté pour la première fois à un match. J'ai reçu tout de suite un coup de foudre, et dès lors rien n'a compté pour moi, que le football, au grand désespoir de mes parents qui m'ont vu soudain lui sacrifier toutes mes études. Ce premier match de football, je m'en souviens comme si c'était hier !

Je me rappelle encore les deux équipes en présence. Il y avait d'un côté Polonia de Varsovie et de l'autre Cracovia de Cracovie. C'était les deux grandes équipes du moment. J'ai été ce jour-là ébloui par le jeu et surtout par l'un des gardiens de but. Je me suis tout de suite mis dans la tête de devenir moi aussi un grand gardien. Dans l'équipe de mon école j'ai demandé à tenir ce poste. On me l'a confié, mais je n'ai jamais pu, je dois l'avouer, devenir un joueur de grande valeur, et en avançant dans l'âge, si j'ai eu l'occasion d'approcher l'équipe première de mon club, c'est deux fois comme remplaçant, en match de championnat. Je vous assure que si l'assiduité à l'entraînement et le travail avaient suffi, je serais pourtant devenu un Yachine ou un Darui !

Un peu déçu de ne pas devenir une vedette du football, je reportais mon attention sur la vie du football, sur les faits et gestes de ceux qui vivent pour lui et avec lui. Je me précipitais alors tous

CHES PAR AN!

MAX URBINI et JEAN-PHILIPPE RETHACKER ont posé ce mois-ci le micro de leur magnétophone sur le bureau d'un homme qui vit du football, dans le football et pour le football, sans être ni joueur, ni entraîneur, ni dirigeant. C'est JULIUS UKRAINCZYK, le matchmaker n° 1 du football européen. Les confidences de ce personnage de coulisses vous permettront de voir les choses du football sous un aspect original.

les jours sur les journaux, ceux de Varsovie bien sûr mais aussi sur ceux qui venaient de Paris, car dans ma famille on parlait très bien français.

Je dois même vous dire que voyant mon penchant irrésistible, mon père s'est abonné à un journal viennois pour m'obliger à apprendre l'allemand. C'était du chantage. J'ai effectivement appris l'allemand en parcourant les gazettes autrichiennes qui parlaient du football. C'était en 1923-1924, la période faste du football autrichien.

A force de lire les journaux, il est évident que j'ai eu envie de devenir journaliste pour exprimer mes idées sur un sport où je n'avais pas réussi. J'ai commencé une carrière de journaliste après avoir décroché (difficilement) mon bac. Mes parents m'ont envoyé à l'étranger d'abord en Tchécoslovaquie à Brno où je suis resté un an en qualité de correspondant du grand journal polonais de l'époque et qui existe toujours : « Przeglad-Sportowy ». Je suis ensuite parti pour Vienne et j'y ai rempli le même rôle. Deux ans après, j'ai retrouvé Varsovie. Mon journal m'a tout d'abord donné une situation assez modeste, mais avec beaucoup de patience on arrive à tout. Ainsi j'ai gravi pas mal d'échelons avant de changer de patron et de trouver dans un journal purement sportif, un tri-hebdomadaire, une place à ma convenance.

Comme je connaissais déjà pas mal de langues, on m'a confié le football à l'étranger. J'ai pu raconter beaucoup de choses dans un style je crois assez léger. J'étais une sorte d'échotier. Si la guerre n'avait pas éclaté je serais peut-être devenu un journaliste plus coté, mais aujourd'hui je ne le regrette pas car le journaliste de 1960 me fait un peu peur tant il doit savoir de choses et bien les exprimer.

La guerre a donc brisé ma carrière de journaliste mais elle a provoqué celle de matchmaker. L'origine de celle-ci se situe à Varsovie où la Fédération a commencé par me donner un rôle de guide pour toutes les équipes venant dans la capitale polonaise.

C'était moi qui maintenais les contacts avec les visiteurs qui répondais à leurs lettres et essayais de satisfaire leurs moindres désirs.

La première équipe dont je me suis occupé est la Jeunesse d'Esch qui était à l'époque, championne de Luxembourg. Cette équipe est arrivée à Varsovie en juin 1939.

Après la Jeunesse d'Esch, j'ai pris en mains l'équipe hongroise du M.T.K., deux semaines avant les événements tragiques du 1er septembre. Le demi gauche de cette équipe du M.T.K. en visite à Varsovie était Gustav Sebes...

J'ai ensuite quitté la Pologne et je suis arrivé en France où j'ai été incorporé dans un régiment polonais. Mon premier travail : constituer une équipe de football. Je vous assure que cette équipe a obtenu de bons résultats!

Je me suis retrouvé quelque temps plus tard en Suisse, où il y avait une vingtaine de milliers de Polonais internés et j'ai pu constituer une sélection encore meilleure de la force d'une bonne équipe de division II, voire même de première. Parmi « mes » joueurs se trouvaient Bialazyk qui est devenu professionnel à Monaco et à Nancy et Ludwiczak.

J'ai donc amélioré mes connaissances en football et fait mon apprentissage en concluant des matches avec des équipes suisses. C'est là que je me suis dit : « Quand la guerre sera terminée tu vas devenir en France un grand impresario ».

Saint-Ouen : le vrai départ

Tout a commencé à Saint-Ouen pour le Jubilé de Fred Aston et avec l'équipe des « Young Fellows » de Zurich. Le public parisien était alors « affamé » car il n'avait pas vu depuis longtemps une équipe étrangère.

Les Suisses qui avaient peur de venir et de ne pas rentrer dans leurs frais ont été stupéfaits. Je leur avais promis une garantie de 60.000 anciens francs et ils sont rentrés chez eux avec 125 000 anciens francs! Ensuite tout s'est enchaîné avec une parenthèse importante, une infidélité faite au football pour asseoir ma situation. Je me suis en effet occupé de l'équipe du Canada de hockey. En compagnie d'un officier canadien, j'ai organisé des rencontres dans toute l'Europe, et cela m'a permis d'avoir pignon sur rue et de revenir à mes premières amours, le football.

Il est évident que pendant mes premières années de travail ma production n'était pas très importante. Je concluais 50 à 60 matches par an, au grand maximum. Aujourd'hui ce chiffre peut être multiplié par cinq ou six !

Je me suis alors laissé un peu tenter par les transferts de joueurs. J'ai ainsi provoqué la venue en France de l'autrichien Melchior qui a signé à Rouen. Mais c'est moi qui ai avancé l'argent du transfert. Le club normand m'a donné une traite!

Ensuite j'ai réalisé une mutation spectaculaire, celle de Schiaffino l'international uruguayen, du Pénarol à Milan (1954). Puis je me suis arrêté car j'ai bien compris que pour être un impresario estimé et apprécié, je ne devais absolument pas me mêler d'histoires de transferts. Voyez-vous, c'est l'une des choses qui font ma force aujourd'hui. Oui, voilà pourquoi tous les grands clubs français me considèrent comme un ami et non pas comme un businessman, un homme sans scrupule, qui essaie de gagner de l'argent à toute force. Voilà pourquoi je peux pénétrer dans tous les vestiaires du monde et y être reçu à bras ouverts.

J'en sais des choses...

Il est bien évident qu'après plus de dix ans de pérégrinations à travers le monde je connais beaucoup de choses, des choses à dire et à ne pas dire. Vous pensez bien que téléphonant à longueur de journée aux quatre coins de l'Europe (j'ai 600.000 anciens francs de notes téléphoniques par mois), en prenant l'avion pour un oui et pour un non (en moyenne deux fois par semaine, pour Francfort, Lisbonne, Montevideo ou Istanbul) je me trouve mêlé à la vie du football international.

Je connais les trucs des uns, les caractères des autres, je recueille des confidences, j'assiste à des scènes amusantes, et tout cela avec le sourire aux lèvres car dans le fond, c'est ce que je voulais depuis ma tendre jeunesse, tout connaître du football.

Savez-vous, par exemple, que trois présidents de clubs peuvent dire : « Mon équipe a joué sur

Un bureau d'impresario...

Des coups de téléphone...

... Des billets d'avion...

les cinq continents! » Ce sont trois grands clubs dont je m'occupe : le Rapid, l'Austria de Vienne et Hajduk Split ».

Ces présidents peuvent se considérer comme faisant partie d'une certaine aristocratie du football. Car ce n'est tout de même pas facile de jouer sur les cinq continents surtout en Australie !

Il y a une chose qui m'a fait très plaisir, c'est la naissance de la Coupe d'Europe des Clubs. Lorsque l'idée en a été avancée par l'Equipe j'ai été en contact avec M. Schwartz, président de l'Union Européenne qui est un ami personnel. Il m'a dit : « Ne mettez pas les pieds dans une telle histoire, c'est un non-sens! »

Je ne l'ai pas cru et j'ai bien fait car vous savez comme moi ce qu'est devenue la Coupe d'Europe! En officialisant les rapports internationaux elle n'a pas du tout restreint mon activité, au contraire, car elle a donné à tous les clubs du monde, le sens des relations internationales.

Oui, je trouve que la Coupe d'Europe des Clubs est une chose magnifique comme la Coupe du Monde des Clubs. Mais par contre j'estime que l'on a tort de créer trop d'autres compétitions qui ne veulent pas dire grand-chose, comme la Coupe des Coupes, la Coupe des Foires, la Coupe d'Europe Centrale, etc...

J'ai un avis tout personnel sur ce que devraient être les matches internationaux. Pour moi un match entre équipe A, B, C, ne veut pas dire grand-chose. On devrait par exemple arrêter au 1er mai le classement des championnats et opposer deux semaines plus tard les équipes des clubs correspondants de chaque pays. Cela permettrait à tous ces clubs de ne pas perdre une journée, de réaliser des recettes enviables, de faire éclater la vérité, cette vérité aperçue dans la Coupe de l'Amitié.

Je vous ai dit que je connaissais bien tous les clubs et tous les joueurs, mais vous êtes peut-être curieux de savoir ce que les grandes équipes exigent par contrat pour se produire en représentation exceptionnelle. Le Real est naturellement le plus cher. Cinq fois champion d'Europe il a le droit d'être gourmand d'autant plus qu'il ne déçoit personne. Il exige : 15 millions par rencontre. Derrière lui c'est le F.C. Barcelone qui demande les garanties les plus élevées. Ensuite je peux classer la Juventus de Turin et les clubs italiens bien que ceux-ci sortent très rarement.

Pelé et Coutinho ces deux gamins...

L'équipe de Santos vaut quatre millions par match et je crois qu'elle ne vole pas son argent car elle fait partout la preuve d'un talent exceptionnel. Voyez-vous, je suis certain que le Real ne pourrait pas se permettre de jouer comme Santos tous les deux jours et gagner tous ses matches.

Les joueurs de Santos qui ont enthousiasmé le Parc sont d'une gentillesse et d'une simplicité étonnantes. A l'heure du déjeuner, ils n'hésitent pas à se lever de table pour donner des signatures. Ils ne savent pas dans le fond ce qu'ils représentent.

Il y a cinq ans Santos était une équipe de « paysans » ignorant qu'ils allaient former une très très grande équipe. On peut aujourd'hui comparer leur comportement avec celui d'un cheval de classe qui court sur terrain sec ou terrain lourd, qui gagne sur 2.000 ou 3.000 mètres. Oui, ces gars de Santos triomphent en toutes circonstances, même s'ils ne sont pas couchés dans un très bon hôtel, même s'ils ont été réveillés par le bruit de la rue, même si les repas ne leur ont pas parfaitement convenu.

Ils sont vraiment sans façon. Ils jouent pour faire leur métier, mais ils s'amusent. Ainsi à Marseille, j'ai surpris Pelé et Coutinho jouant avec des gosses sur la Canebière avec une balle en papier!

Et ils le faisaient non pas pour faire plaisir à des reporters photographes mais simplement d'instinct, comme dans les rues de leur Santos natal.

... Un chien fidèle

A propos de ces Brésiliens, vous vous demandez sans doute pourquoi ils changent souvent de joueurs en fin de partie et à ce moment-là seulement. Ce n'est pas du tout pour éviter une fatigue supplémentaire aux titulaires. Quand on a joué 82 minutes on peut encore continuer 8 minutes!

Si l'entraîneur fait souvent pénétrer un, deux ou trois remplaçants en fin de rencontre, c'est uniquement pour leur permettre de toucher la prime, car ceux qui ne jouent pas n'y ont pas droit.

J'ai personnellement protesté deux ou trois fois auprès de l'entraîneur de Santos et il m'a répondu : « Ne me dites surtout pas cela ici. Venez me le confier dans ma chambre, parce que je serais détesté par tous mes joueurs si je n'agissais pas comme je le fais. »

Je suis souvent, vous vous en doutez le confident des joueurs que je rencontre aux quatre coins du monde. Ils me parlent souvent de leurs transferts. Savez-vous ce que je leur répond neuf fois sur dix?

« Pourquoi veux-tu changer? Il y a un proverbe polonais qui dit : on se croit bien partout où l'on n'est pas! »

Les entraîneurs aussi me demandent de les placer. Je leur donne des conseils, bien sûr, mais je le fais très prudemment.

La solidarité du football

Il y a des équipes qui ont peur de prendre l'avion, qui s'imaginent qu'en pénétrant dans un appareil elles montent sur une table d'opération. Alors je lance toujours des histoires macabres, dans le genre : « Il y a longtemps qu'une équipe n'est pas descendue », ou bien « m'écraser avec une équipe, quelle réclame! »

Pourtant il n'y a rien de plus rassurant qu'un voyage aérien. J'ai peut-être parcouru un million de kilomètres en avion, mais les deux fois que j'ai eu un accident c'est en chemin de fer. Et encore parce qu'une valise m'est tombée sur la tête à la suite d'un coup de freins un peu brutal!

Il y a dans le monde des nations merveilleuses pour le football, l'Amérique Centrale par exemple. Dans une famille bourgeoise à Costa Rica on entend souvent des discussions très dures. Eh! bien c'est parce que la fille est pour Alahuela, le père partisan de Heredia et la mère de Saprissa. Trois équipes rivales. Et pendant le repas, on ne parle rien d'autre que de football!

Je trouve cela très attachant de voir le football discuté chez des gens cultivés. Certes il y a peut-être moins de distractions à Costa Rica que dans d'autres pays, mais vraiment le football dépasse là-bas tout ce que l'on peut imaginer.

L'Uruguay est pour moi le plus beau pays d'Amérique du Sud, par son climat, par ses paysages,

... Une valise toujours prête

l'amabilité de ses habitants. Ceux-ci ont les qualités des Espagnols et très peu de leurs défauts. Et le football...

Ainsi il m'est arrivé de demander à un policier qui allait prendre sa retraite :

— Avez-vous eu souvent l'occasion d'arrêter des bandits?

— En 40 ans de service, cela ne s'est produit qu'une fois. En 1943, où j'ai arrêté un matelot chilien qui se promenait avec un couteau.

— Et depuis?

— Depuis, jamais! Sauf le dimanche pour le football... »

Un jour, toujours à Montevideo, j'étais resté très tard dans un café et je discutais assez bruyamment avec des amis. J'ai vu un policier s'approcher de nous et je me suis dit : « Cette fois-ci ça y est, nous allons nous faire « embarquer ». Pensez donc, deux minutes plus tard, il discutait encore plus fort que nous!

Personnellement je trouve cela très sympathique. Oui, tous ces « locos » selon l'expression employée là-bas (elle signifie « piqués ») entretiennent une heureuse ambiance.

J'ai vu d'autre part, pendant la guerre, des quantités de cas de solidarité. Des gens qui se sont liés tout à coup même étant d'armées opposées, uniquement parce que le football les rapprochait. J'ai vu des Allemands fraterniser avec des prisonniers Polonais toujours à cause d'un ballon de football. J'ai vu un convoi de prisonniers italiens qui allait effectuer la traversée du désert lorsqu'on a demandé : « Y a-t-il parmi vous des footballeurs? » Tout de suite il y a eu dix ou douze réponses. Ces hommes là ont été envoyés à l'atelier de cordonnerie, aux cuisines ou dans les bureaux pour leur éviter de construire des routes dans le désert soudanais!

C'est dans des moments comme ceux-là que j'ai le mieux mesuré la puissance du football et son rayonnement dans le monde. Ce football qui est d'une certaine façon toute ma vie !

SCHIAFFINO : l'exception

Si Juan Schiaffino, gagnant de la Coupe du Monde 1950, avec l'Uruguay est devenu l'un des meilleurs oriundi de l'Italie c'est grâce à Julius Ukrainczyk qui a fait pour lui une exception.

MADRID

LE REAL ROULE SUR L'OR

MADRID. — Un million et demi de nouveaux francs, tel est l'étonnant bénéfice que réalisera le Real de Madrid pour disputer dix matches amicaux au cours des prochains mois.

Raymond Saporta, le trésorier du quintuple champion d'Europe, est décidément un admirable homme d'affaires.

Le programme des hommes de Miguel Munoz, devenu officiellement l'entraineur du Real, est le suivant, voyage et frais payés :

POUR 30.000 DOLLARS : 13 août à Cologne ; 16 août à Berlin ; 19 août à Goteborg ; 21 août à Stockholm ; 23 août à Copenhague (à l'étude).

POUR 40.000 DOLLARS : 27 et 28 août à Cadix (tournoi) ;

POUR 30.000 DOLLARS: 28 septembre à Manchester ; 26 octobre à Londres (Tottenham).

POUR 50.000 DOLLARS : Fin novembre à Rio de Janeiro.

A quoi serviront ces 300.000 dollars ? A améliorer les installations du stade Santiago Bernabeu, à renforcer l'équipe, mais aussi à remercier tous les joueurs du club. « Tous ceux qui sont au Real recevront une prime exceptionnelle pour fêter la 5e Coupe d'Europe. Même le chat du vestiaire recevra double ration... » a dit, avec son habituel humour, Santiago Bernabeu de Yeste, le Président.

La direction du Real, en effet, a décidé d'accorder à tous les joueurs qui, une année ou une autre, ont participé à une finale quelconque de la Coupe d'Europe et qui figurent encore dans les rangs du club — c'est-à-dire que Raymond Kopa, reparti pour Reims, n'en bénéficiera pas — une prime exceptionnelle de 2.000 NF par finale gagnée. Ainsi, Di Stefano, comme Gento et Zarraga, recevront prochainement un chèque de 10.000 NF...

Le Real a non seulement un grand administrateur mais aussi un très grand président ! ! !

PRONOSTICS : RECORDS BATTUS EN ESPAGNE

MADRID. — 794.019.549 pesetas : telle est la somme extraordinaire que les Espagnols ont joué, la saison écoulée, au concours de pronostics sur les matches de football. Cela représente, en effet, près de 70 millions de nouveaux francs.

L'organisation et surtout les prix représentant les deux tiers de la recette, il est fort intéressant de noter, cependant, que la saison 1959-60 a rapporté :

— 7 millions et demi de nouveaux francs à l'Etat.

— 7 millions de nouveaux francs au Fonds Social.

— 7 millions de nouveaux francs à la Délégation Nationale de l'Education Physique et des Sports (pour la construction des stades notamment).

— 1 million de nouveaux francs au sport universitaire.

Des chiffres qui pourront faire rêver les dirigeants du football français.

CALCIO 1530

Toutes les années, le 24 juin, les Florentins retrouvent sur la « Piazza della Signora » le « football » de 1530, avec les costumes de l'époque. Ce « football » se jouait entre deux équipes de 27 joueurs chacune ayant la possibilité de se servir aussi bien de leurs mains que de leurs pieds. Il s'agissait en vérité d'une sorte de football américain. Comme en 1530, le match du 24 juin est toujours précédé d'un tour d'honneur à travers la ville avec musique et chanteurs.

"LONG LEGGED CHARLIE" n'est plus

LONDRES. — Avec Charles Buchan, mort à 68 ans au cours des vacances qu'il passait à Beaulieu, a disparu un des plus grands joueurs de l'histoire du football anglais.

« Long Legged Charlie » — Charlie les grandes jambes — fut transféré en 1910 de Leyton Orient à Sunderland pour le prix record, à l'époque, de 1.250 livres. Quinze ans plus tard Sunderland le céda à Arsenal à des conditions très curieuses : 2.000 livres plus 100 livres par but marqué au cours de la saison. Or Charles Buchan, qui devait devenir journaliste en 1928, en réussit 21, ce qui fit qu'il établit un nouveau record de transfert (4.100 livres) en 1925.

LONDRES

BURNLEY a ridiculisé l'Angleterre

LONDRES. — *Voici comment le « News Chronicle » de Londres a commenté la tenue de Burnley, le représentant de l'Angleterre dans la sixième prochaine Coupe d'Europe interclubs, au cours du tournoi de New York où les champions d'Angleterre se sont classés seconds derrière Kilmarnock et devant Nice : « Il y a à peine deux mois que Burnley est champion. Or les champions se sont empressés de consacrer la plus grande partie de ce temps à se faire passer pour des idiots. Avec condescendance il se sont rendus à New York pour participer à la première grande compétition américaine. De façon arrogante, ils ont réservé leur billet de retour immédiat avec la conviction qu'ils participeraient à la finale en août. Avec mauvaise grâce ils ont abandonné leur hôtel à New York sous le maigre prétexte que la nourriture n'était pas digne d'eux. Or, Burnley, situé dans le Lancashire, est un comté plus connu pour ses tripes et ses pot-au-feu que pour ses menus raffinés. De façon enfantine, ils ont attaqué un arbitre après leur défaite par 2 à 0 devant Kilmarnock, oubliant que c'était eux-mêmes qui avaient présenté cet arbitre (originaire de Birmingham)... Heureusement nous avons constaté avec soulagement que les champions avaient gardé le silence après avoir été incapables de battre une équipe représentant New York et dans laquelle s'alignait une collection de vétérans de nations diverses, et de joueurs venus de clubs anglais de 3e et 4e divisions. Mais soyons charitables, conclut le News Chronicle, il faut plus de deux mois pour apprendre comment porter une couronne avec dignité. »*

Le MAROC aime les COMPLICATIONS

CASABLANCA. — Le championnat du Maroc s'est terminé dans le plus complet désordre. En effet, trois équipes, le « Raja », les F.A.R. (l'équipe du Prince Moulay Hassan) et le K.A.C. ont terminé à égalité de points. Or, le règlement de la Fédération Royale Marocaine prévoit, dans ce cas, que le goal average particulier prime le goal average général. Mais, dans le premier cas, le K.A.C. prenait l'avantage sur le « Raja », celui-ci sur les F.A.R. alors que le K.A.C. et les F.A.R. se trouvaient à égalité. Champion du goal-average particulier, le K.A.C. ne pouvait cependant prétendre avoir pris l'avantage sur les F.A.R.

La Fédération, devant ce casse-tête, n'a malheureusement pas tenu compte de la solution prévue par son règlement et également la plus juste : c'est-à-dire de désigner son champion à la faveur du goal-average général. Le « Raja » (goal-average 2,28) a été inévitablement lésé puisqu'il précédait de cette façon fort nettement les F.A.R. (1,88) et le K.A.C. (1,71).

Or, c'est le K.A.C. qui a été proclamé champion du Maroc 1960 après avoir battu en match de barrage les F.A.R. par trois buts à deux. Le « Raja » s'était refusé de mettre en jeu, au cours de divers matches de barrages, le titre qu'il avait acquis sur le terrain et qu'il méritait.

LE CARNAVAL DE BENFICA

POUR FÊTER LE TITRE DE BENFICA, CHAMPION DU PORTUGAL, ON A VU UN JOYEUX CARNAVAL DÉFERLER SUR LE TERRAIN DE L'ESTADIO NATIONAL DE LISBONNE. LE FOOTBALL EST VRAIMENT LA JOIE DU MONDE...

LE HÉROS DE HAMBOURG

Cet homme porté en triomphe par des supporters enthousiastes a fait du Hambourg S.V. un étonnant champion d'Allemagne. C'est Seeler un homme dont Di Stefano dit : « On le considérera bientôt comme l'un des très grands joueurs d'Europe ».

CRISE OUVERTE EN ROUMANIE

BUCAREST. — « Scinteia », l'organe officiel du gouvernement roumain, vient de publier un terrible réquisitoire contre les footballeurs de la R.P.R. après les défaites cuisantes subies par l'équipe nationale. Evidemment, le coupable en est toujours l'ancien régime : « On tolère depuis des années — écrit le journal — les défauts de l'ancien sport : l'individualisme et la tendance de se mettre en vedette, le mépris de l'esprit d'équipe et l'insouciance envers le « collectif », l'indiscipline et le manque de conscience, la préoccupation exclusive des intérêts personnels, l'absence de responsabilité envers le public. Les entraîneurs ne font qu'encourager ces péchés ».

A la vérité la crise du football en Roumanie a ses origines dans les mesures extrêmement sévères prises en 1958, contre un grand nombre d'excellents joueurs qui avaient manifesté alors un esprit trop individualiste. En étouffant leur talent, les dirigeants roumains ont retardé d'autant les progrès de leur football national.

LA "GRANDE MURAILLE" DE CHINE

PÉKIN. — Le gardien du F.C. Tien-tsin, champion de Chine 1960, est le plus grand d'Extrême-Orient : Chang Chung Hsiu mesure 1 m. 85, ce qui est remarquable en Chine. Ses supporters et ceux de l'équipe nationale, à laquelle il appartient, l'ont surnommé la « Grande muraille ». Chang Chung Hsiu, qui ne pèse que 70 kg., est ouvrier à l'usine de tracteurs de Tien-tsin et également député à la chambre nationale.

Louis Naville • Tout FRANKENSTEIN dans l'équipe du BRÉSIL

RIO. — Garrincha, l'ailier droit de Botafogo et de l'équipe nationale brésilienne, n'est pas seulement le meilleur joueur du monde à son poste. Il est aussi un humoriste. Son plaisir, c'est de donner un surnom à ses partenaires ou à ses adversaires.

Voici les noms qu'il a donnés aux principaux joueurs brésiliens :

Gilmar : Girafa (girafe). Castilho : Frankenstein. Djalma Santos : Nariz de ferro (nez de fer). Nilton Santos : Caminhao (camion). Bellini : Boi (bœuf). Desordi : cabeçao (grosse tête). Zito : chulé (parfum qui émane des pieds fatigués). Julinho : Pica-pau (pic-vert, à cause de son nez, sans doute). Pelé : Elisa (le béguin de Pelé s'appelle ainsi). Dalem : cura de cavalo (tête de cheval). Pepé : Maisa (du nom de la plus populaire chanteuse brésilienne).

Quant à Vicente Feola et Mario Americo, respectivement directeur technique et masseur de l'équipe brésilienne, Garrincha les appelle « Buddah » et « Vaca preta » (vache noire).

BELGRADE VOIT LOIN

BELGRADE. — *La Fédération Yougoslave a déjà pris d'importantes décisions pour la saison qui précédera le championnat du monde 1962. Ainsi le championnat 1961-62 s'achèvera le 29 avril 1962 (19 juin en 1960 et 11 juin en 1961), c'est-à-dire une semaine avant la finale de la coupe de Yougoslavie, fixée au 2 mai 1962 et le départ des joueurs pour le Chili. Ces décisions contrastent évidemment avec les hésitations de la F.F.F. A Belgrade, par exemple, on sait déjà qu'un match Yougoslavie-France aura lieu le 1er octobre 1961...*

FOOTBALL-FLASH

LONDRES. - 707 joueurs professionnels n'ont pas vu renouveler leur contrat par les 92 clubs de la Football League.

HUDDERSFIELD. - Eddie Boot, le manager d'Huddersfield Town, club de deuxième division, a donné à Bradford City un chèque de 22.500 L. (310.000 NF) pour obtenir les services de l'avant centre Derek Stokes. C'est le premier transfert important de la nouvelle saison.

NEW YORK. - William Cox, ancien propriétaire d'une équipe de base-ball puis d'une équipe de football américain, a investi 170.000 dollars (850.000 NF) pour organiser le tournoi de New York. Le déficit, car il y aura déficit, sera comblé par une grande société d'essence.

BUENOS AIRES. - Mario Desiderio, l'intérieur gauche de l'Estudiantes de la Plata, est la dernière révélation du football argentin. Et évidemment les clubs italiens se battent à coups de millions pour obtenir sa signature.

SANTIAGO DU CHILI. - Le Chili qui n'a pas renoncé à organiser le championnat du monde de football en 1962, attend la visite des équipes d'Allemagne et de France en 1961. Les Français, qui ont écrasé le Chili par 6 à 0 le 17 mars dernier au Parc des Princes, n'ont cependant pas encore décidé de faire une pourtant utile tournée en Amérique du Sud, un an avant la compétition mondiale.

LA DISTILLERIE DE
LA SUZE
présente
VERMOUTH
CARPANO
PUNT e MES
COGNAC
DENIS-
MOUNIÉ
PORTO RÉAL
VABÉ
VIN DOUX NATUREL

ELLE PATRONNE CHAQUE SEMAINE
L'ÉTOILE D'OR
les classements de France Football